

Jean-Pierre Etienne Vaucher (1763-1841)  
Courtoisie du jardin Botanique de Genève

# UN SÉJOUR À PARIS

(FÉVRIER & MARS 1782)

JOURNAUX DE VOYAGES DE  
J-P. ETIENNE VAUCHER

COPIÉ PAR SON FILS JEAN-LOUIS VAUCHER (1844)

# PRÉFACE

Ce document est la transcription de 5 journaux de voyages rédigés par Jean-Pierre Etienne Vaucher lors d'un séjour de six semaines à Paris et à Versailles à l'hiver 1782. Les textes proviennent de la collection privée du pasteur Alfred Werner à Genève. Ils ont été recopiés plusieurs fois : d'abord par son fils Jean-Louis en 1844, puis retrouvés et transcrits sur informatique en 2002 par MM. Bungener et Ratchiff. La notation « //xy » dans le texte indique les numéros de pages de l'original. La présente version a été captée par lecture optique à partir d'un imprimé que le Pasteur m'a donné lors de ma visite éclair en mai 2004.



Pasteur A. Werner

L'auteur, Jean-Pierre Vaucher, est destiné à être pasteur, professeur et botaniste éminent [voir l'annexe]; mais en 1782, il n'a que 18 ans. Il est étudiant en belles-lettres et en théologie à l'Académie de Genève et à son retour des examens l'attendent. Il est accompagné d'un ami Bourrit dont le père est un artiste connu à la cour pour ses gravures de paysages alpins. Cette relation lui permettra de faire plusieurs rencontres intéressantes. Il sera même l'invité à Versailles de l'Abbé Fauchet, prédicateur du roi Louis XVI. Dans ce récit, rien ne laisse présager la Révolution française. Par contre, Genève est en pleine ébullition politique. L'année précédente, la faction révolutionnaire a pu arracher le pouvoir à l'aristocratie; mais, en juillet 1782, quelques mois après le retour de Jean-Pierre à Genève, l'occupation par des troupes françaises et bernoises redonnera le pouvoir à l'ancien régime et plus de mille genevois iront en exil.

Même s'il voyage avec Bourrit, le meilleur ami de Jean-Pierre semble être un Duby auquel s'adressent plusieurs des entrées du journal. Une recherche sur le site de la Société Genevoise de Généalogie laisse penser que *Bourrit* serait **Pierre Bourrit** (1762-1841), futur pasteur tandis que Duby serait **Jean Duby**, futur pasteur et professeur (1764-1849).

Pour rendre le récit plus agréable, j'ai rajouté au texte des illustrations du genevois Topffer et d'autres trouvées ici et là sur le Web ainsi que des notes en bas de page sur les diverses personnalités.

Jean G. Vaucher  
Montréal, Juillet 2004

# PREMIER CAHIER

## MARDI 12 FÉVRIER 1782

Me voici donc à ce Paris, dans ce vaste cimetière dont on nous fait tant de contes et qui n'est sûrement l'île de Circé que pour ceux qui ont bien résolu de n'être pas des Ulysses.

Tu vois par ce début que j'ai reçu ta lettre, on me la présenta à mon arrivée, et les tendres inquiétudes de mon cher Duby ranimèrent nos résolutions, et me rappelèrent vivement des serments qui ne seront pas violés.

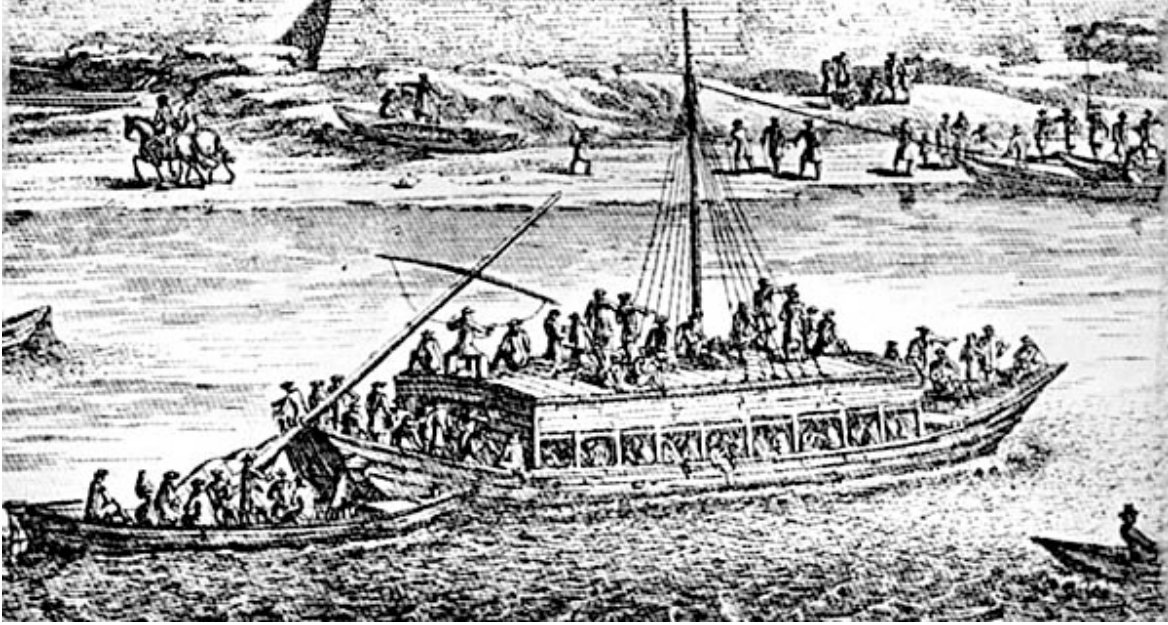
Il était nuit lorsque nous entrâmes dans Paris; la boue, la fatigue et la crainte de nous égarer, nous engagèrent à prendre un fiacre qui nous conduisit à la demeure de M. Bourrit, tandis que je tremblais sans cesse, incertain du moment où nous nous briserions, ou de celui où nous foulerions quelque passant.

La relation de mon voyage que j'ai interrompue parce que nous fûmes obligés de marcher pendant la nuit et avant le jour ne sera pas perdue pour toi, je la reprendrai avec plus de plaisir à mon retour, parce que je me rapprocherai de mon ami, et que le printemps fleuri qui ornera les campagnes ornera de même mes descriptions.

M. Bourrit<sup>1</sup> devait nous joindre à quelques lieues de Paris, il nous l'avait écrit; il ne vint point, nous //2 le crûmes malade, et nous marchions tristes et abattus, un vent froid commençait à s'élever et préludait à cet hyver rigoureux qui de Paris s'est fait sentir jusqu'à Genève. Le ciel était serein, et le soleil nous accompagnait de ses rayons mourants; les routes pavées de pierres larges et dures étaient ombragées de beaux tilleuls; près de là et entre deux coteaux coulait la Seine fleuve tant chanté, et dont les eaux bourbeuses et presque stagnantes arrivent à la mer encore sales des cloaques et des immondices de Paris. Nous la descendîmes pendant quelque temps sur un des bateaux qui arrivent sans cesse à Paris chargés du superflu des provinces, et nous fûmes frappés de la multitude des villes et des palais qui s'élèvent sur ses rives. J'appelais celui-ci "*le château d'Etanges*", la ville voisine était Vevay et plus loin j'apercevais Clarens au travers de quelques bosquets; mais le charme ne fut pas long, et en avançant vers la capitale nous ne vîmes plus que des colonnades, des allées à perte de vue, des jardins avec leurs statues, des maisons de plaisance, chefs d'oeuvre de l'art, mais qui ne disaient plus rien au cœur et dont la triste régularité recélait la ville et ses ennuis au sein des campagnes.

---

1 Marc Théodore Bourrit (1739-1819), pasteur, peintre, et écrivain Genevois qui découvre le Mont-Blanc en 1766 et devient un popularisateur de l'*alpinisme*. Pionnier de la peinture de montagne, il obtient une pension de Louis XVI. Il illustrera le célèbre "Voyages dans les Alpes" de de Saussure.



**COCHE D'EAU**

Nous quittâmes donc cette manière de voyager pour reprendre le grand chemin que nous trouvâmes couvert de chevaux, de chaises, de carrosses, de rouliers, etc. qui tous //5 se hâtaient vers Paris. Ce flux et reflux ne cesse jamais ici: la voix du gain y appelle de toutes parts les artisans, tandis que les riches courent y chercher des plaisirs, les nobles des emplois et les savants de la gloire; il n'y a pas jusqu'aux muletiers qui n'y traînent leurs charrettes depuis le fond de la Provence ou du Dauphiné; les routes en sont toujours peuplées. Je n'ai pas toujours parcouru des chemins aussi fréquentés. La journée qui suivit celle de Dijon par exemple (jeudi 7 février) fut longue et pénible. Ce sont des plaines immenses et blanchies par les neiges, déserts que la main de l'homme n'embellit jamais, où elle ne planta ni ne recueillit aucun fruit, où l'oeil n'est recréé ni par des arbres, ni par des habitations qui consolent le voyageur en même temps qu'elles animent le tableau; à peine pûmes-nous trouver un gîte pour y passer la nuit. Villeneuve fut ce gîte; c'est un hameau composé de quelques chaumières éparses, à quelques lieues de la source de la Seine.

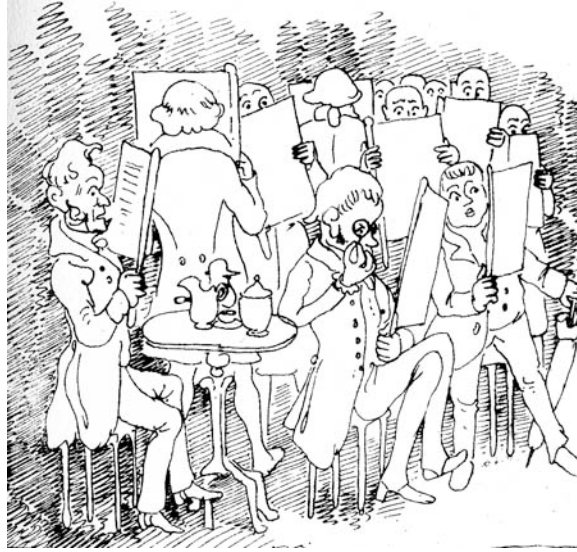


### **MERCREDI JEUDI VENDREDI JUSQU'AU MARDI**

Notre chambre donne sur la rue, et je ne puis dormir; c'est un fracas continu: les équipages roulent jusqu'à 2 heures après minuit, et il n'est pas 6 heures du matin que je suis réveillé par les cris toujours nouveaux des laitières, des porteurs d'eau, des jardiniers, des harengères, des poissardes, etc. Chacun de ces métiers à son cri particulier, ce sont quelques paroles prononcées avec des éclats de voix et un accent singulier; viennent ensuite des *cricquets* //4 pour ordonner de balayer les rues, d'autres pour avertir que la petite poste de Paris passe pour prendre ou remettre les lettres à leurs adresses. Enfin ce sont des hommes qui colportent



des billets de loterie (loterie de France, de piété, des enfants trouvés) et qui rapprochant ingénieusement le prix d'un numéro d'avec le premier lot, crient continuellement: qui veut 10000 livres pour 24 sols. Le Français séduit se laisse prendre, et les loteries se remplissent toujours.



Les cafés sont à Paris ce que les cercles sont à Genève; ce sont des lieux publics où l'on trouve les gazettes et les journaux, où l'on discourt sur la politique, où l'on médite sur l'administration, sur la cour et ses princes; c'est là pour l'ordinaire où les étrangers et les Parisiens célibataires déjeunent et soupent, et il n'est pas rare d'y trouver des gens qui y passent presque toute leur vie. Le jeu le plus usité dans les cafés ordinaires est le domino, tandis qu'on préfère le jeu de dames ou les échecs dans les cafés brillants de la rue St Honoré. Chacun de ces rendez-vous publics a communément son homme d'esprit; c'est celui qui possède le mieux le Dictionnaire des anecdotes scandaleuses, qui est le plus au fait de la nouvelle du jour; il siège près du fourneau, et l'assemblée l'écoute en faisant un demi cercle: l'espèce la plus commune dans ces endroits //5 est celle des vieux militaires, des auteurs et des petits-maîtres d'autrefois, qui se sont jetés dans la politique ou dans la littérature après avoir été abandonnés des femmes.

La cour est jeune et dissipée; parmi les frères du Roi, Monsieur<sup>2</sup> est instruit dans la physique et la littérature, mais il est fastueux, superbe et dissimulé; le Comte d'Artois est jeune, amateur de chevaux, et de chiens; né sensible, il pleura dernièrement à la maladie de sa femme, et l'on s'accorde à louer son bon coeur; mais ses débauches sont un beau texte pour les cafés; des folles dépenses l'ont endetté; il vend des bijoux que son frère achète, pour les lui rendre peut-être après des frénésies. On est fâché que le Roi donne trop de temps à la chasse, et qu'il ne voie souvent qu'avec les yeux de ses ministres. Du reste on loue son amour pour la justice, la pureté de ses intentions, et sa manière de vivre sage, réglée et religieuse. Il n'a pas de vues étendues, mais il sent ce qu'il est, et il n'y a pas longtemps qu'à l'occasion des tableaux de M. Bourrit, il dit au duc de Chartres qui revenait des glacières: Pour vous, vous allez

---

<sup>2</sup> C'est ainsi qu'on parle du Comte de Provence, frère puiné du roi, qui deviendra Louis XVIII après la chute de Napoléon en 1815.

chercher les montagnes, mais moi je les fais venir. A présent même il observe le carême dans toute sa rigueur; il jeûne jusqu'à 4 heures après-midi, et les flatteries de ses courtisans, les prétendues ménagements de santé ne lui ont pas encore fait violer cette règle qu'il //6 respecte lors même qu'il est à la chasse depuis le matin. Ces détails, ainsi que d'autres que tu rencontreras sont très exacts, je les tiens de l'Abbé Fauchet.

## VENDREDI 15 FÉVRIER

M. Romilly sort de notre chambre; c'est un littérateur et un artiste célèbre qui a fourni aux éditeurs de l'Encyclopédie tous les articles de l'horlogerie où il excelle, et qui est encore un des collaborateurs du Journal de Paris. Il n'est pas encore vieux quoiqu'il ait 65 ans.

*Sed cruda viro viridisque Senectus.*

Il nous parla avec intérêt de son fils, qu'il regrette sans le pleurer, et qui suivant ce père modeste n'avait que beaucoup de facilité. Il le voulut en vain détourner des sciences pour l'horlogerie; il s'obstina contre ce dessein sans s'adonner avec plus d'ardeur à ses études, et ce n'est que dans les dernières années de sa vie qu'il redoubla ses travaux, malgré ses tourments et ses insomnies.

Les articles *tolérance* et *vertu* furent composés à la sollicitation de Mr. Romilly le père, et le dernier le fut dans un jour. Les mots Rousseau et Bonnet ont aussi été faits à Paris, et depuis ce temps la mésintelligence régna entre MM. Romilly d'une part et Rousseau de l'autre.

Le premier encore en Belles-Lettres avait composé une ode sur l'égalité des conditions qu'il envoya à Rousseau; il y déclama contre les riches, et crut faire merveille, dit Mr Romilly. //7 Rousseau lui répondit:

*Prenez garde de prendre pour des sentiments vertueux les injures que vous dites aux riches, leurs biens sont à eux, et vous n'y avez aucun droit. Respectez les riches vertueux, les riches charitables, et il en est beaucoup. Est-ce donc un crime d'être né opulent, et n'y-a-t-il plus d'hommes honnêtes que chez ceux qui ne le sont pas? Jeune-homme, ce n'est pas assez d'être pauvre pour avoir le droit de déclamer contre les riches, il faut avoir secouru les infortunés de ses biens, les familles de ses aumônes, il faut s'être ruiné en bonnes oeuvres. — Quant à vos vers, quoiqu'ils ne soient pas sans mérite, ils sentent le travail; ce qui vient de votre peu d'exercice.*

*Je serai toujours prêt à vous aider de mes avis.  
Rousseau-*



Glacier (Bourrit)

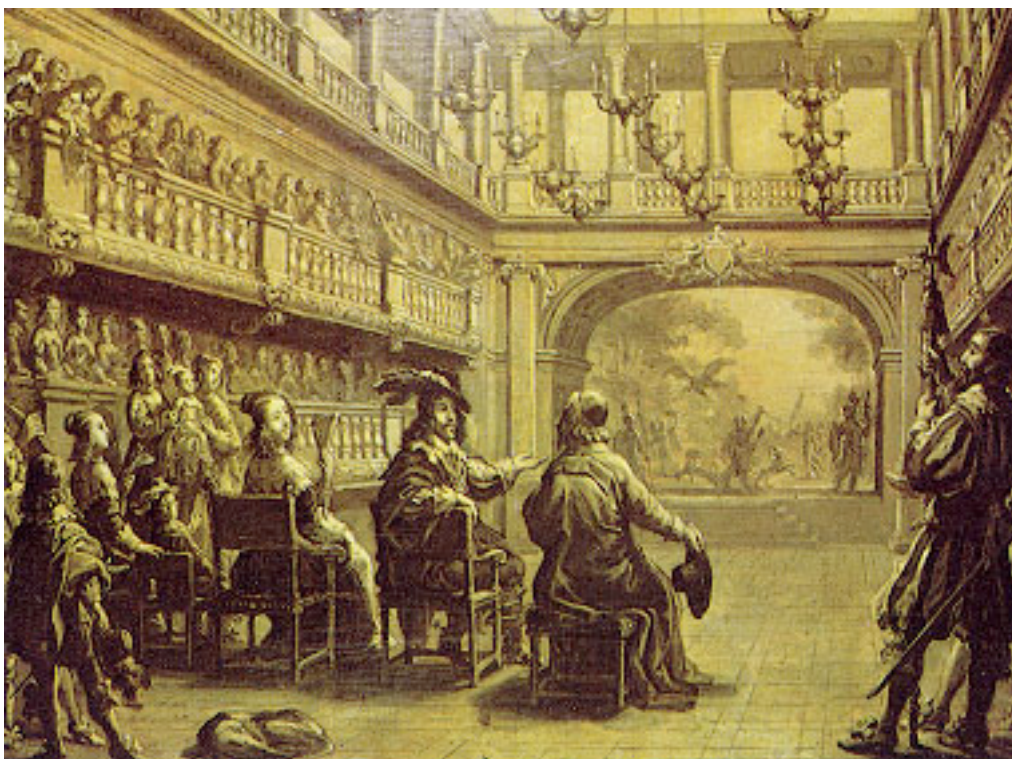
## SAMEDI 16 FÉVRIER

Le Pont-Neuf est un des quartiers les plus fréquentés de Paris; c'est le théâtre des farceurs, des vendeurs d'orvietan, des escamoteurs, etc. J'ai passé quelques moments à rire avec eux, mais ils ont furieusement déchu, car il n'est plus possible de les reconnaître aux vers de Boileau. Les deux côtés de ce pont sont bordés de petites boutiques, où l'art a réuni tout ce qu'il y a de plus séduisant à la vue, et de moins cher en apparence. Les marchands sont convenus avec le public qu'ils pourront surfaire d'une valeur triple du prix réel; il n'y a que les malheureux provinciaux qui soient les dupes de cet accord. //8 Il est plaisant d'entendre les élégantes marchandes, après avoir été payées, leur dire d'un ton railleur: "Messieurs sont de province"; "Oui Madame". Et ce n'est que lorsqu'on est rentré que l'on connaît tout le sel de ce bon mot. Hélas, mon ami, j'ai payé comme les autres le tribut de mon inexpérience; j'ai acheté des boucles d'argent plus grandes, plus brillantes que celles que j'avais apportées ici, devine ce qu'elles valent; devine ce qu'elles m'ont coûté, et tu sauras mauvais gré à Bourrit qui était présent, de m'avoir laissé conclure le marché, et de ne m'avoir raillé que lorsque j'ai été hors de la boutique.

En face de ce pont est le café Conti, où Rousseau passait ordinairement quelques heures, et y plaisait autant par sa conversation qu'ailleurs par ses écrits. On montre encore la place qu'il affectait aux Genevois qui s'en informent; ils s'asseyent avec respect dans ce lieu encore plein de lui; ils se rappellent les diverses circonstances d'une vie si chère, et gémissent sur les fatalités qui privèrent de sa présence, Genève, sa patrie, la ville selon son coeur. il est encore connu comme le plus fort joueur d'échecs de son temps.

On donne Sémiramis aux Français, et le concours est si grand qu'il faut attendre deux heures au parterre pour avoir une place. J'entre et je me mêle avec le public, il parle de Voltaire, il me parle avec enthousiasme, c'est encore son Dieu, et jamais l'assemblée n'est plus nombreuse //9 qu'à la représentation de ses pièces. La salle de ce théâtre est vaste, ornée de 4 rangs de loges et d'un amphithéâtre qui s'élève insensiblement depuis le parterre. Ce théâtre est le même où Corneille annonça à la nation le successeur des Euripides, c'est celui où Racine fit verser tant de douces larmes et alarma par ses succès la vieillesse de son glorieux rival. Un obscur repos suivit tant de triomphes et le parterre n'espérant plus rien de si grand, contemplait encore les chefs d'oeuvre de ces illustres morts, lorsque Crébillon parut; les enfers n'ont rien de plus horrible que les sanglants tableaux qui firent pâlir ses auditeurs dans son Atrée, et jamais Français n'accoutuma sa nation à tant de cruautés. Aussi plut-il moins que son ingrat disciple, Voltaire, esprit souple et délié, fécond et gracieux, qui réunissant plus d'élégance et plus de variété, des sentiments plus tendres et moins pénibles, charma le goût de ses contemporains qu'il avait étudiés, qu'il avait flattés, et qui l'honorent encore de leurs regrets. Aussi lui a-t-on élevé une statue dans la nouvelle salle qui est bientôt finie. Je ne sais, mais il me semble que l'on prive ainsi les Parisiens d'un grand charme; cet antique théâtre avait quelque chose d'imposant, c'était là où naquirent nos nos [2 x "nos"] Dieux, c'était là où les applaudissements du Parterre venaient sans cesse ensencer leurs masses; c'était le //10 temple des adorations de leurs sujets, et l'on le détruit avant qu'il périsse de vieillesse. - Mais console-toi, mon ami, aussi bien les pièces que de nos tragiques modernes déshonoraient leurs ombres, et l'on a bien fait après tout de séparer des gens qui n'avaient rien de commun.





## 17E.

Notre malle n'est pas encore arrivée, et je suis dans ma chambre à faire de profondes réflexions, tandis que Bourrit, avec plus de ressources que moi, court Paris. Si mes habits étaient perdus, je serais obligé de revenir à Genève, avec la honte sur le front et le désespoir dans l'âme. Conçois-tu l'importance que me cause ce retard, et l'embarras où me laisserait ce malheur? Crois-tu que tu reverrais ton ami? Pardonne, bon Duby, si je t'alarme de mes résolutions, et partage plutôt avec moi les douceurs que me procure l'amitié de Mr Bourrit, les instructions qu'il me donne, l'inspection qu'il a bien voulu prendre sur ma conduite, et que mon père lui donne dans une lettre écrite dernièrement par Mad. Bourrit.

## MARDI 19

Je n'ai pas laissé, malgré ce contretemps, d'assister au carnaval de Faubourg St Germain; cette parade dont tu n'as aucune idée me révolta par son indécence. Les rues au milieu du jour sont remplies de gens déguisés en femmes, en procureurs, avocats, arlequins, etc. il n'y a pas jusqu'à la royauté qu'on imite: //11 lorsque la majesté passe, on l'accable d'ironies, quelques fois d'allusions, et des saturnales d'un jour dédommagent là nation d'une année de servitude. Les fiacres et la noblesse accourent en foule à ce nouveau spectacle; le dessus des carrosses est quelquefois couvert d'une douzaine d'arlequins qui courent la rue en faisant admirer au peuple leurs farces; ici c'est le chirurgien armé d'une seringue, qui se



hâte pour donner un clystère; c'est un avocat dont un laquais porte l'énorme sac de papiers, tandis que l'autre soutient sa robe; c'est un abbé qui caresse une jeune fille; c'est un commissaire qui accourt avec ses gens qui crient: place, place, pour Mr le Commissaire; c'est un marquis fluté que l'on coudoye et qui demande fièrement: Savez-vous qui je suis". Je ne finirais point si je voulais compter tous les ridicules que l'on invite, et qu'on ne peut voir sans rougir; et cependant l'on n'aperçoit que des femmes aux fenêtres, des femmes aux portières, des femmes dans les rues, et des femmes sous des habits d'hommes qui se mêlent dans ces jeux: Quel spectacle pour un Genevois depuis deux jours à Paris! Quel monstre qu'une femme qui ne conserve plus de pudeur.

## **17ÈME**

Je viens d'assister au sermon du P.[ère] Elisée, prédicateur du Roi; c'est un chrétien des premiers siècles qui porte sur son visage les macérations et les jeûnes; c'est un Saint mort au monde qui sort du tombeau pour entretenir les vivants des délices du Ciel; conséquemment //12 ses idées sont grandes et magnifiques; ses élans vers la Divinité sublimes et fréquents; mais la voix est monotone, ses gestes uniformes et son débit mauvais. Il a rejeté tout ce que l'art avait prêté à l'éloquence, et pour parler des cieus à ses auditeurs, il n'a pas cru devoir s'abaisser à des prestiges oratoires. Au surplus, cet homme à Dieu est dans la Société un ecclésiastique simple et doux. Sa vie solitaire, sans lui donner rien de rude dans la caractère, lui a conservé ces moeurs innocentes qui plaisent encore ici à ses amis, et qu'il a contactées dans la Franche-Comté sa patrie. Je tacherai d'extraire quelques-uns de ses discours.

## **LUNDI 18E**

Le froid est excessif; la rivière qui a charrié toute la semaine des glaces qui se formaient près de sa source, s'est arrêtée pendant la nuit, et la forme de ces amas de glace ne ressemble point mal, dit Mr Bourrit, à celle de nos glaciers. Ce spectacle est nouveau pour les Parisiens qui le contemplent depuis les quais; les uns s'en amusent, tandis que quelques atrabilaires ne présagent pas moins que la ruine des ponts et des maisons qui les couvrent; on va plus loin encore, et l'on prétend que les îles de la ville risquent d'être submergées lors de la fonte des neiges. Pour prévenir ces malheurs la Police vient d'ordonner à tous les habitans des ponts de déloger avec leurs effets, et cela sur le champ. D'impitoyables soldats arrachent les particuliers à leurs biens, et les forcent, malgré eux, à pourvoir à leur sûreté; ils pleurent, ils demandent du temps, ils représentent //1 5 qu'eux seuls souffriront de ces malheurs, et qu'on doit se reposer sur eux seuls du bien de leur conservation. D'autre part, les rives de la Seine sont couvertes d'une multitude de gens occupés à décharger les barques des marchandises qu'elles contiennent; on dépose le vin, le charbon, les graines et mille autres effets au milieu des rues, et l'on veille à ce que personne n'y touche. Il est nuit, et la Seine est couverte de flambeaux; chaque propriétaire veille sur les bâtiments qui lui appartiennent; il promène ses yeux avec inquiétude sur la rivière et n'aperçoit rien. Cependant, un bruit se répand que les glaces s'avancent et vont bientôt briser les ponts: la frayeur succède, chacun se sauve et s'embarasse dans sa fuite, le tumulte survient, et quelques personnes se noyent; d'autres disent que non - Enfin, après trois jours de fausses alarmes, les glaces s'écoulèrent par une fonte insensible, et il n'y eut d'accident que celui que causèrent des morceaux détachés qui fracassèrent et coulèrent à fond quelques barques, et firent perdre 5 millions que la ville doit,



dit-on, payer à ces infortunés.



Nous avons pris le même jour le plaisir des patins, ce sont de grands fers rebouclés, en usage en Hollande, et que l'on loue par heure. Avec ces lourds patins qu'ils n'ont pas seulement l'art de lier fortement aux pieds, je ne pus aller, et je fus sifflé, tandis que l'on applaudissait à quelques sots qu'on admirait surtout //14 lorsqu'après quelques coups de patins ils savaient courir sur un pied. Nous eûmes pourtant le plaisir de voir deux ou trois étrangers dont les grâces et les figures qu'ils traçaient auraient fait honneur à nos fossés et qui avaient appris cet art agréable sur les canaux de la Hollande.

Nous venons de recevoir la visite de Mrs Camille et Rigod. Ce dernier est un jeune homme arrivé dernièrement de Genève et déjà instruit de tous les mystères de la rue St Honoré: "Dernière heure après mon arrivée, nous dit-il, je n'ignorais plus rien, et j'y fus conduit par un Genevois de mes amis. Alors ils nous offrirent le tableau dégoûtant de leurs plaisirs, et nous invitèrent à les partager. Je dois rendre à Bourrit la justice qui lui est due; il n'écoute pas cela sans frémir, et les congédièrent fort poliment pour ne les plus revoir.

O mon ami, tu avais douté de ma vertu au milieu de cette race impure; j'avais craint moi-même, mais le péril vu de près n'a rien que d'horrible, rien que de dégoûtant. Si je voulais souiller ce papier de quelques détails, tu concevrais à peine comment il est possible que nos Genevois, d'ailleurs nés bons et honnêtes, viennent se précipiter dans cet abîme, et étonner les Parisiens même de leurs débauches. Il en est pourtant que je connais, et qui sont encore des Lot au milieu de cette Sodome; mais ne t'intéresse plus, je te prie, pour ce malheureux Comparet, toujours criminel et tourmenté //15 de maux, et qui, après avoir échappé dix fois à cette cruelle contagion, en fut enfin la victime à Genève.



# DEUXIÈME CAHIER

## COMTE DE BUFFON

Ami, les plaisirs purs sont les seuls qui satisfassent le coeur et l'esprit, et les seuls encore dont le souvenir soit cher alors même qu'ils ne sont plus.

Place au nombre de ces plaisirs une conversation d'une heure chez M. de Buffon<sup>3</sup>. Je vais t'en rendre, c'est la voix de la sagesse qui parlera.



Mr Bourrit allait chez M le Comte lorsqu'il me proposa de l'accompagner. Arrivé près de sa maison, il m'ordonne de ne pas m'éloigner parce qu'il aura bientôt besoin de moi. L'instant d'après j'aperçois Bourrit, il me cherche, il m'appelle, il faut le suivre chez Mr de Buffon. O mon ami, vois tu mes tremblemens, sens tu battre mon coeur? je ne sais où je vais, je suis Bourrit qui, après m'avoir conduit à travers 5 ou 6 chambres, me présente à Mr de Buffon.

Alors pâle, interdit, je l'aperçois qui se lève pour nous recevoir, et je m'incline au compliment que lui adresse Bourrit; il répond avec bonté, loue notre ardeur pour réussir, se rappelle avec complaisance qu'un même feu l'avait animé dans les jours de sa jeunesse, et finit par ces mots remarquables: "O mes amis, quand on a perdu l'estime de son pays, on a tout perdu".

J'ai un fils, continua-t-il, il est à peu près de votre //16 âge, il n'a pas dix-neuf ans. Il est pénible pour son père qu'il ne voie pas les yeux du public fixés sur lui, et la tâche difficile que son nom lui impose; *gaudet equis canibus que*, et il se moque du reste. Il n'en est pas moins vrai qu'il s'est distingué dans ses premières études, et que la discipline sévère où l'a tenu son père lui a été très-utile, mais celui-ci est vieux, et les rêves lui échappent. Qu'y veux tu faire; il n'a que ce fils.

Nous parlâmes ensuite de différents auteurs, et en reconnaissant les qualités qui les distinguaient Mr le Comte, n'en faisait pas grand cas. Le jugement sur Mr de Saussure fut long et pénible pour un de ses disciples: on rendit justice à l'exactitude des détails, aux soins qu'avaient coûté à notre professeur ses observations; mais l'on blâma son système, la lenteur avec laquelle il se traîne sur des minuties; décompose, analyse et décrit chaque pierre, et le Pline moderne finit en nous disant: "Votre genevois juge d'un bâtiment par ses décombres"; "cependant, ajouta-t-il, l'empire de l'opinion est assez vaste, pour qu'on laisse en paix tous

---

<sup>3</sup> Comte Georges de Buffon (1707-1788) Naturaliste et grand écrivain. Ses travaux de physique et de géométrie le firent entrer en 1733 à l'Académie des Sciences, à l'âge de 26 ans.

ceux qui l'habitent". "Je ne parle pas du Style; tout le monde en juge comme notre Professeur dans sa préface, et le livre est inlisible: "O mon Duby, aperçois-tu toute notre politesse; à peine sommes-nous dignes d'être les disciples de M. De Saussure, et qu'est-il lui même, malgré ses connaissances et ses découvertes. //17 M. le Comte se rappelle six mois de séjour qu'il a fait à Genève, dans la Société de MM. Bernouilli, Cramer, Jallabert, Bonnet, etc. "Ces hommes, dit-il, annonçaient déjà ce qu'ils devaient être; ils possédaient les hautes sciences, tandis que je les étudiais encore comme écolier".

Si mes ouvrages sont à peu près les seuls que l'on lise sur l'Histoire naturelle, ce n'est pas que nous ayons manqué ou que nous manquions encore de maçons; mais nous n'avons point d'architecte". Cela fut dit à l'occasion d'une réflexion de M. Bourrit".

Voilà ce que ma mémoire me fournit de plus intéressant; si tu acceptes une dissertation sur les pétrifications, le granit, etc. etc. objets qui ne lui sont guères moins familiers que les animaux qu'il a décrits: il parle avec aisance, avec pureté, et plus de douceur que de force; sa conversation n'indique pas le grand homme; son affabilité le cache; son jugement sur les écrivains est pourtant sévère, et je ne sais combien de réputations il froissa pendant son court entretien.

"Je n'ai point répondu aux critiques de mes ouvrages, parce que toutes ces disputes obscurcissent plus un sujet qu'elles ne l'éclairent. Je hais les chicanes; je suis homme de paix, ainsi que vous, Messieurs. Je n'épargne rien pour rendre mes écrits exacts et estimables; mais dès qu'ils sont imprimés ce sont des enfants perdus dont le public doit avoir soin. Le travail, poursuivit-il, me plait toujours davantage, //18 et les plaisirs qu'il me procure sont toujours nouveaux. Je viens d'achever un traité de Minéralogie en trois volumes que Panckoucke imprime, et qui ne paraîtra que dans quelque temps; et je vous (avoue) qu'une de mes satisfactions serait de le voir entre les mains du Public.

Je consacrerai le peu de jours qui me restent à travailler sur les pétrifications, sujet peu connu et qui mérite pourtant de l'être, ce que je dirai là dessus, comme ce que j'ai dit sur la minéralogie ne sont que des essais. Lorsqu'ils seront perfectionnés, et ils ne peuvent l'être que dans une 50aine d'années, je ne serais plus, et certes c'est dommage.

Ce grand homme est un vieillard de 75 ans ou environ. Ses études ont altéré sa santé qui cependant n'est pas absolument mauvaise: sa vigueur n'est pas éteinte, et les Dieux semblent lui avoir fait présent d'une verte vieillesse en récompense de ses travaux et de l'utilité dont il est encore au monde. De beaux cheveux blancs ombragent son front, mais ses yeux n'ont pas résisté à ses travaux, ils se sont presque fondus, lorsqu'il hâtait l'exécution du fameux miroir d'Archimède recouvert; aussi est-il obligé d'écrire en lunettes, et cette nouvelle entrave n'a pas ralenti l'ardeur de ce génie toujours affamé de découvertes. //19

Sa maison est élégante et simple, les cabinets du Roi sont auprès, ainsi que le jardin des Plantes qui est sans cesse ouvert au public qui s'y promène sous d'épais maronniers; le tout est entre les mains de Mr le Comte, qui établit deux professeurs en Botanique pour former gratuitement des élèves qui démontrent dans la belle saison depuis 5 à 8 heures du matin.

M. le Comte s'ennuie à Paris, aussi n'y passe-t-il que quelques mois de l'hiver; il part avec les beaux jours de printemps pour son château de Montbard à 50 lieues d'ici. Riche des libéralités du Louis et de son patrimoine, c'est là qu'il a réuni dans un court espace tout ce

qu'une imagination vaste peut rassembler de plaisirs en confondant les lieux et les temps. Toutes les fleurs étrangères qui peuvent y réussir embellissent ses parterres, et sont cultivées par un jardinier qu'il a pris soin de former. Quel apprentissage, ami, et combien ton jardin en produirait davantage si tu avais été disciple d'un si grand maître.

## **8E FÉVRIER**

Sur le haut de la colline couverte de potagers, de bosquets, de statues, d'orangers, de grottes et de parterres, est une antique tour qui protégeait jadis le pays, et de laquelle on jouit encore du plus beau coup d'oeil. Les blés étaient déjà verts, et les vigneron taillaient déjà les ceps de ces coteaux, //20 lors de notre voyage; on les apercevait depuis la tour, mais leurs chants se perdaient dans un murmure confus qui venait frapper nos oreilles, et qu'occasionnait le fracas de la ville qui était à mes pieds, et sur laquelle les droits de M. de Buffon s'étendent; elle peut contenir 6000 âmes.

Près du château, l'on remarque la maison où naquit l'ami et l'aide du Comte, M. Daubenton; c'est la plus apparente de Montbard, c'est la première après le château qui l'efface. Ce voisinage fut le premier lieu d'une amitié qui a duré jusqu'à la mort, et ne s'est point démentie; mais Buffon a survécu, et sa gloire s'est accrue de toute celle de son ami que le public semble avoir oublié, et que le vieillard glorieux ne rappelle pas assez à son souvenir.

Il revit cet ami, dans M. Daubenton fils actuellement professeur d'histoire naturelle au collège de Cambrai, auteur de quelques notes des derniers ouvrages de M. B. qui le cite avec éloge.

## **MERCREDI 20 FÉVRIER**

M. Saurin académicien auteur de drames que tu connais est mort depuis quelques mois, et l'on vient de choisir, pour le remplacer, Mr Condorcet, membre de l'Académie des Sciences. La séance doit se tenir demain, et il est déjà tard pour avoir des billets d'entrée. Nous allons chez Mr D'Alembert //21 et le domestique répond qu'il est invisible après 8 heures du matin; Bourrit écrit à M. de Buffon, et en reçoit cette lettre obligeante dans son refus: "M. le Comte est désolé de n'avoir pas un seul billet d'Académie pour ces Messieurs qui s'y sont pris trop tard, il leur fait à tous trois ses amitiés."

## **21 FÉVR.**

Le lendemain nous courons chez Mr le Roi que Mr B.[ourrit] connaît beaucoup, mais par malheur il est tombé d'un fiacre et s'est foulé le pied, sans cela il nous aurait conduits à l'assemblée; il ne peut donc que nous donner une lettre pour l'introducteur aux séances, que nous cherchâmes longtemps sans pouvoir le découvrir, et voilà des gens accourus de 100 lieues pour voir l'Académie à qui on en ferme les portes.

Nous nous consolâmes donc en voyant arriver une foule d'équipages qui venaient déposer à la porte du Louvre les petites maîtresses fardées que Mr Dalember avait invitées pour qu'elles se pâmassent à ses jolis petits sarcasmes, à ces naïves impiétés, mais la confusion des carrosses fit que je ne pus continuer mes observations, un énorme Suisse me fit reculer

avec deux ou trois mots allemands qu'il me lança, et je compris que je n'étais pas dans la Salle.

Voici un petit trait sur le Secrétaire que tu liras quand tu voudras rire. Il venait de faire //22 un éloge satirique d'un Académicien, lorsqu'un membre se leva, et devant toute l'assemblée: N'est-il pas honteux qu'un Secrétaire perpétuel écrive si mal! pour moi, je n'y tiens plus, en vérité; Mr je suis persuadé que si l'on vous mettait une plume au cul elle écrirait tout aussi bien que vous. Ensuite il s'assit en le fixant jusqu'à ce que les éclats de l'assemblée eussent cessé. Tu conteras cela à Molière pour qu'il en rie; tu lui conteras encore quelques mots que tu trouveras épars sur les douceurs que se disent ces Messieurs.

Dans cette séance Mr De Lille lut le premier chant de son poème sur les jardins qui fut admiré, il s'imprime à présent, et j'aurai peut être le bonheur de l'apporter avec moi.

Il explique à présent les 3 derniers jours de la semaine les Odes d'Horace; c'est au collège de Cambrai entre il h. et 12 h. La salle aussi grande que celles de nos auditoires est toujours remplie de personnes de 40 ans et au dessous avec leur Horace en main. L'Académicien le lit, l'interprète, et en fait sentir les beautés; il le compare sans cesse avec Virgile qu'il met au dessus, avec nos poètes qu'il met souvent au dessous, avec Rousseau (J.B) quelquefois supérieur à son gré, mais le plus souvent //23 inférieur à Horace. Ses vers qu'il cite quelquefois sont les seuls auxquels on applaudit, les traductions de Batteux, Dacier, Sanadou, sont les seules que l'on raille, la sienne est sacrée, et toutes les fois qu'il est échappé quelque ineptie à l'un de ces commentateurs, l'Abbé les relève, et tout l'auditoire s'en amuse.

Tout cela se fait avec un goût et une attention singulière, le silence est scrupuleux, et le poète est écouté comme un oracle. Il est extrêmement sensible à toutes les beautés des vers; il s'attendrit, s'annoblit, s'abaisse, tonne, éclate avec son auteur, et jamais ses yeux et son visage ne manquèrent de peindre les passions de son ame; il communique son enthousiasme, et je sors de ses leçons transporté de tout ce que j'ai entendu.

Le plus beau vers du monde est à son avis celui de M Gilbert [Gilbezt]\*, parlant de Rome:

*Veuve d'un peuple roi, mais reine encore du monde.*

Il est mort cet homme; son imagination l'a fait cruellement souffrir dans les derniers moments de sa vie: il avait des ennemis, et dans ses transports il les voyait errer devant son lit; il sentait ces spectres épouvantables lui enfoncer le poignard dans le sein. Lorsqu'il lisait son dernier ouvrage à Mr. DeLille, le vers cité était ainsi: //24

*Veuve des nations, mais reine encore du monde*

et M De Lille en lui disant que cela ne s'entendait pas, lui proposa la correction:

*Veuve d'un peuple roi - etc.*

## **VENDREDI 22 FÉVRIER**

M. L'abbé Aubert professe aussi dans le collège Cambrai; il est auteur d'un recueil de jolies fables, dont les sujets, dit-il, lui appartiennent, et que tu trouveras dans ma bibliothèque. Il donne ici un cours de littérature française par cahiers; mais sa manière n'est ni neuve, ni piquante; c'est un résumé des principales critiques contre nos poètes, qu'il transcrit en y



joignant sa décision qu'il appuie encore par d'autres citations. Tout cela est long, diffus et assez ennuyeux; l'on se noie dans ce fatras, et sans savoir souvent si c'est l'auteur, le critique, le contre critique ou bien M. Aubert qui parle. Ajoute à cela qu'il lit sans grâces et sans variété malgré les beaux principes qu'il donne dans la préface de ses fables sur l'art de réciter. Nous avons déjà longuement vengé Corneille de toutes les critiques de Voltaire, et nous commençons Racine. Notre professeur est un homme vieux, mais enjoué et charmant avec ses auditeurs. M. DeLille n'est pas aussi familier quoiqu'il le soit mille fois plus que nos professeurs. C'est //25 un petit homme maigre, dont la figure dans quelque années va ressembler à celle du compère Verdier.

## SAMEDI 23ÈME

L'on doit plaider au Parlement une cause singulière et tout à la fois intéressante. Le public peut assister à la plaidoirie et je vais m'y rendre. Les deux premiers avocats du barreau (Mrs Target et Gerbier) seront opposés; le second fut le rival heureux de Linguet, il n'en a ni le fiel ni la véhémence; mais il est plus correct, plus suave et plus persuasif; rien n'égale, dit-on, les grâces de son débit et la beauté de sa voix; l'art est extrême en lui, et l'on soupçonne que ses plaidoyers perdraient beaucoup à la lecture, mais il ne les écrit point.

L'accusé vient de parler, M. Target lui a prêté sa voix. Jamais, dit-on, il ne fut si brillant que ce jour-ci. Je le crois, il avait à sauver un innocent sans faire aucun coupable; son indignation s'est contenue; il a combattu tour à tour avec adresse et avec force, et s'est servi des armes de la pitié, comme de celles de la conviction. Il a avoué les fautes commises sans les excuser entièrement; il a rejeté sur l'ignorance ou l'erreur les manoeuvres sourdes de ses accusateurs; il n'a témoigné pour eux qu'amour et commisération, et pendant quelques heures le barreau n'a pas retenti de ces injures grossières qui prouvent//26 la méchanceté des parties, sans contribuer le moins du monde au succès de la cause. Il vient de finir avec un battement de mains universel, et le public le porte encore avec tumulte jusque dehors la salle. - A présent que la foule s'est écoulée, je le vois au milieu d'un cercle d'amis qui le regardent avec attendrissement, et le félicitent de ses succès. Il est vrai, leur semble-t-il dire, que le public m'a écouté avec attention; l'innocence à toujours des droits à son suffrage, et les succès d'un avocat sont dus aux causes qu'il gagne, ou ce qui est la même chose, aux opprimés qu'il protège. C'est en ce sens que l'on me compte parmi les orateurs distingués: Personne n'a moins perdu de causes, et peu de gens ont vieilli comme moi dans les fonctions du barreau.



Cet homme est trop livré aux devoirs de son état pour accorder à la société des heures que les infortunés réclament. Il se délasse dans le sein de quelques amis choisis, pour travailler ensuite avec une nouvelle ardeur, mais il est mort au monde et à ses plaisirs:

“Voulez-vous, répondait-il à ceux qui lui reprochaient cet abandon, Voulez-vous qu’après des travaux pénibles, je vienne dans vos sociétés pour y faire de l’esprit et briguer des sourires; je veux me livrer à la gaîté, et je fuis la contrainte, les intrigues et les ennuis de vos spirituels diseurs .“

Nous n’avons pas eu le plaisir d’entendre Mr //27 Gerbier; il est malade. Patrocle a proposé de remplacer Achille, et Hector l’a tué.

*Infelix puer atque impar congressus...*

Il vient de citer des lettres de Mr de Vergennes, Hamilton, il vient de faire de beaux morceaux sur la naissance; il est noble apparemment; mais le public qui ne l’est pas, l’a hué. J’étais dans ce moment près de Mr Target, son visage était en feu. Qu’ils seront aigus les traits dont il va percer cet adversaire dans sa réplique!

## **DU BOIS DE BOULOGNE**

### **DIMANCHE MATIN 24E FÉVRIER**

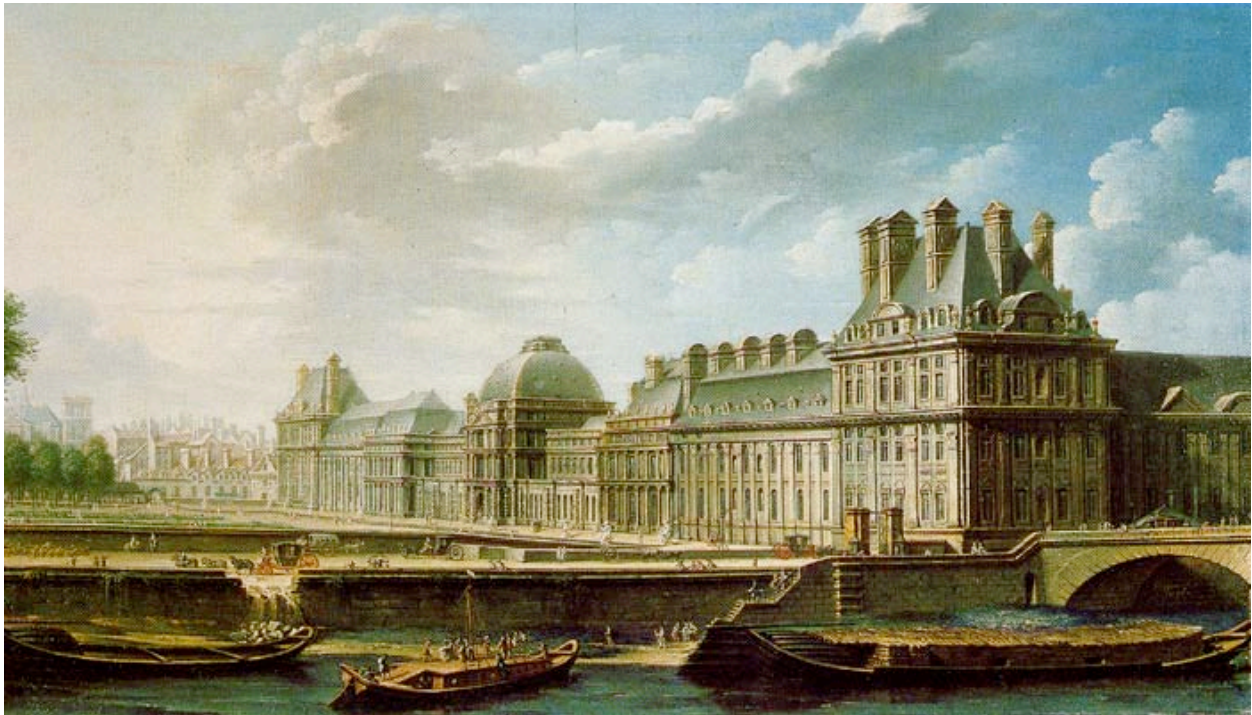
La matinée était belle, et j’ai proposé à Bourrit de venir respirer l’air des environs de Paris; nous sommes partis au son des cloches qui rassemblaient les Parisiens dans leurs temples; j’ai regretté de ne pouvoir jouir de ce bienfait chez une nation qui ne sert pas Dieu comme moi, et je me suis rappelé que suivant tes principes, tu dois monter au temple trois fois la semaine pour satisfaire à ce doux besoin de ton coeur.

Je n’aurai probablement pas le plaisir de faire la première communion avec toi, et cela me sera pénible. Je crois que dans le compte que rendras à Dieu de ta conduite, tu n’auras pas à déplorer des grandes fautes, des crimes; je pense nous connaître assez pour être persuadé que nous ne nous écarterons jamais volontairement de la conduite que nous avons irrévocablement //28 promis à Dieu de tenir. Sans doute que nous avons bien des taches à effacer, des qualités à acquérir, mais prenons courage, et serrons les liens qui nous unissent par de nouveaux progrès dans la vertu.

Pardonne, cher ami, je te prêche; mais dans une ville étrangère, sans parens, sans guides, sans secours, laissé à moi-même, je pense à Dieu; j’y trouve des délices, et je voudrais que tu y pensasses aussi.

Les Tuileries étaient le jardin des rois de France, lorsqu’ils habitaient le Louvre; à présent il est ouvert au public qui s’y promène sans cesse. Les livrées et les soldats en sont scrupuleusement bannis, et ce n’est [[que]]?? là et aux théâtres où ils n’assistent pas non plus, que ces malheureux le cèdent à l’honnête homme à pied. Jusqu’ici tout va bien; mais il n’est pas non plus permis aux femmes à tablier d’y entrer. O ma mère, vous en seriez exclue, tandis qu’on y laisse entrer les .... en falbalas, et votre fils lui-même qui, sans vous valoir, ne tient non plus que de vous les habits qui lui en ouvrait l’entrée. O moeurs chrétiennes! quand cesserez-vous d’honorer le crime ou les richesses aux dépens de la vertu ou de la pauvreté?

Ces jardins sont partagés en bois et en parterres semés de bassins à jets d'eau. L'étendue totale de ces //29 promenades est de 2260 pieds sur une largeur de 1008; elles sont de la disposition du célèbre le Nôtre, et c'est la plus régulière qu'il y ait en Europe. Dans cet espace sont agréablement placées des statues du plus beau marbre blanc. Les scandaleux auteurs de ces morceaux sont d'autant plus coupables qu'ils ont donné à leurs ouvrages une plus grande perfection, et c'est en les admirant que les Parisiens jeunes encore s'accoutument à cette vie licencieuse qui s'accroît monstrueusement tous les jours, et dont toute cette capitale sera bientôt infectée. Il y a pourtant dans cette terre corrompue un lieu chéri qui résiste encore à ce honteux désordre; c'est l'île St Louis, au centre de Paris, avec qui elle communique par des ponts. Les bourgeois de cette petite ville veillent sans cesse pour retarder ce mal, et sitôt qu'ils ont connaissance de quelque fille déshonnête, ils l'obligent de sortir; aussi, je ne sais, mais ce quartier m'a paru charmant; les rues en sont larges et nettes, les maisons régulières, l'air moins chargé et plus serein; ce doit être un paradis pour ceux qui ont habité le reste de la ville, sans participer à ses vices.



Tuileries ( Musée Carnaulet )

En sortant des Tuileries, l'on entre dans les Champs Elysées; c'est une plantation nouvelle d'arbres en quinconces au milieu desquels l'on a laissé de vastes plaines où les soldats s'exercent journellement, //30 et près desquelles les sensuels Parisiens ont fait élever des cafés. C'est ici que Rousseau aura pris sans doute l'idée de son Elysée, et qu'il aura vu ce qu'on pouvait faire, par ce qu'on a fait. O Julie! que tu connaissais bien mieux les plaisirs de la belle nature et ses charmes puissants sur ceux qui y sont encore sensibles! Mon Dieu, que ces colifichets de l'art son petits! qu'ils sont tristes, comme ils m'ennuyent! Français, vous aurez beau faire, vous serez toujours Français; et les bosquets de Clarens seront inimitables tant qu'il n'y aura que vous qui voudrez les imiter. Parlez à un Parisien de paysages, de bois, de jardins, d'abord il se représentera des colonnades, des allées à perte de vue, des statues, des Vénus de Médicis, etc.; dites-lui qu'il n'y a rien de cela, il ne vous entendra plus, et vous ne



serez pour lui qu'un stupide provincial qui n'est pas sorti de son village. Conformément à cette idée, ce sont des châteaux, des palais, des portiques que ces alentours de l'Élysée; ce sont des arbres rares et taillés, des charmilles, des orangers en vase, des grenadiers, etc. qu'ils ont mis pour n'être pas comme tout le monde, et n'avoir pas des jardins communs. Partout le recherché pour l'agréable, le difficile pour le simple, le magnifique pour l'élégant, l'obscène pour le voluptueux, et partout le dégoût et la satiété avec les millions. //31

Le bois de Boulogne n'a pas ces défauts, parce qu'il est éloigné de Paris, et trop vaste pour être décoré; aussi m'a-t-il extrêmement plu; j'y ai passé quelques heures à l'ombre de ses petits chênes, et j'y aurais dormi, sans les courses et le bruit continu des animaux qui l'habitent. Tous les environs de Paris abondent ainsi en lièvres, cerfs, daims, perdrix, etc; la familiarité de ces hôtes est extrême, parce qu'il est défendu, sous les plus rigoureuses peines, d'en tuer aucun, d'y conduire aucun chien, et de fréquenter ces bois dans le temps de la ponte et du rut. Le Roi est insatiable de chasse, il y va au moins 3 jours par semaine, depuis 10 h. à 6



h. du soir, et cette passion pour massacrer des animaux sans peine et sans péril (puisque'il ne fait que charger et tirer depuis son cheval) indignerait une âme atroce, si d'ailleurs cette observation n'était démentie par sa conduite sage et religieuse.

Non loin de Boulogne et sur les coteaux de la Seine, l'on découvre Chaillot, Passy, Auteuil, maison de campagne de Boileau encore célèbre pour l'épître à son jardinier. Ces noms sont eux-même aussi charmants que les villages qu'ils rappellent; c'est là où les Conseillers, Avocats, Financiers, viennent passer agréablement le temps des vacances, ou jouir en paix des richesses qu'ils //32 ont accumulées. Les eaux minérales de Passy y rassemblent bien des plaisirs; mais ils sont trop près de Paris pour être absolument champêtres, et les malheureux indigènes qui sont en grand nombre doivent troubler le riche dans ses jouissances.

La vue de ces coteaux est fort étendue; on aperçoit Paris à travers son épais brouillard; les tours élevées des églises, les flèches qui les dominent, les vastes édifices des hopitaux surnagent dans cet océan de vapeurs, et si ces différents temples ne sont pas les plus magnifiques, ce sont au moins les plus voisin des cieux.

## **PARIS.**

Nous revînmes tard de notre promenade parce que nous ne dépendions de personne qui pût s'inquiéter de nous. A notre arrivée, nous entrâmes aux Théatins pour assister au sermon de l'abbé Maury: il en sera souvent question dans le cours de ce journal, en attendant c'est un homme de 40 ans, d'une figure grande, large et revenante, d'une grosse taille avec un air un peu grossier. Il est provençal et malgré ses efforts, il a conservé un peu de l'accent de sa patrie: sa voix, qui est plus forte qu'agréable, appuie sans cesse sur la fin de la phrase, et chez lui, comme chez presque tous les prédicateurs de Paris, la manière gâte la composition. Au surplus, c'est un des premiers orateurs; ses discours sont vigoureux et pleins de (beaux) morceaux, ses idées nettes et souvent brillantes. Riche de son propre fonds, il ne //33 rougit pas non plus de s'approprier les idées d'autrui, et cela d'une manière trop souvent grossière. Ajoute qu'il écrit plus pour se faire admirer que pour avancer le règne de Dieu, et que l'hypocrite prêche la médiocrité, en courant après les abbayes, le contentement d'esprit en cabalant sans cesse.

Il n'y a pas longtemps que prêchant le carême devant le Roi, et voulant donner une tournure piquante à une vieille idée, il s'avisa de dire: "Le bonheur des élus commence... commence.... commence.... et recommence encore." "Quatre fois, s'écria le comte d'Artois, cela ne vas pas mal." et il ne lui fut plus possible d'être écouté pendant le reste du Sermon. - Il apostrophait souvent le Roi dans ses discours, et cela d'une manière peu ménagée. "Avertissez votre Prédicateur, dit le Roi en s'adressant au cardinal de Rohan, que c'est devant le Roi, mais non pas au Roi qu'il parle." Il déclamait un jour sur les affaires d'état devant Mesdames de France qui lui envoyèrent demander sur quelle partie de l'administration il devait prêcher le premier jour, il sentit sa faute, mais si l'ambition n'eut prévalu dans ce moment, il aurait pu répondre par un mot piquant, je crois qu'il dit que ce serait sur le pardon des offenses.

## **LUNDI 25 ÈME**

J'ai été chez MM. Mallet<sup>4</sup> remettre la lettre et les certificats dont Mr ton père m'avait

---

<sup>4</sup> Guillaume Mallet (1747-1826), Banquier protestant d'origine genevoise. Arrêté et emprisonné pendant la Terreur en 1794; mais il sera nommé régent de la Banque de France, à



chargé; je reçus aussi huit louis que M. Mallet m'offrit quoique je n'en eusse pas besoin, //34 mais je prévoyais qu'une partie me serait nécessaire, et je pris le tout; remercie ton excellent père de ses bontés pour moi, et dis-lui que, lorsque je serai à Genève, je lui en rendrai un bon et fidèle compte.



Guillaume, 1er baron Mallet  
de Chalmassy  
neint nar Delaroche

Comme je ne suis plus timide, je m'assis auprès de Mr. le Banquier, et nous entrâmes en conversation; il me demanda comment j'étais venu, jusqu'à quand et pourquoi j'étais à Paris; il se mit à rire de mes réponses, et me dit que comme il n'y avait pas d'architectes à Genève, je ferais bien d'embrasser cet état, que je gagnerais beaucoup. Je le remerciai de ses conseils, lui répondis catégoriquement sur ses questions, et au dîner près qu'il ne m'offrit pas, et que j'aurais accepté pour faire plaisir à tes chers parents, je fus satisfait de sa manière de me recevoir. Je lui demandai ensuite la demeure de M. Vautrain; il me répondit qu'il ne le voyait plus, et qu'il aimait mieux me donner son adresse que de m'y conduire. J'ai été à l'endroit indiqué, il n'y est plus, j'ai couru chercher son nouvel appartement, mais personne ne veut le connaître, de sorte que je cours encore. Cependant, je ne me découragerai pas, et à moins qu'il ne soit plus dans Paris, je le trouverai pour lui présenter ta lettre, m'informer de sa manière de vivre, le voir, et t'apporter une réponse de sa part.//35

## MARDI 26

Tu ne t'imaginerais pas, mon bon ami, qu'éloigné de ma patrie, et livré ici à des travaux qui n'ont rien de commun avec mes examens, je puisse y songer; cependant rien n'est plus vrai; que je sort fort peu malgré le beau temps et la curiosité qui m'y engagent, et que je laisse à Bourrit le soin de renouveler d'anciennes connaissances ou d'en former de nouvelles. Je suis ici avec un La Caille mathématicien rapide et presque intraitable; avertis pourtant Molière que je commence à entrer en composition avec lui, et qu'à mon retour je pourrais bien le tout entendre. J'avance du moins beaucoup, et l'algèbre avec ses  $a - b + c - d - f$  ne me paraît plus si barbare. Plains-moi, je viens de cueillir un terrible mal de tête en l'honneur de Mr Bertrand.

## MERCREDI 27ÈME FÉVRIER

Malgré les fatigues du voyage, les mauvais aliments de ce pays et l'eau bourbeuse de la Seine, je me porte à merveille et je mange beaucoup. Cela est bien minutieux, n'est-ce pas? J'en conviens, mon ami, mais depuis que j'ai éprouvé des incommodités je trouve la santé si

---

sa creation par Bonaparte en 1800. En 1810, Napoléon lui décerne le titre héréditaire de baron, lequel est confirmé en 1815 par lettre royale de Louis XVIII.

précieuse que je ne crois pas qu'il faille m'en négliger pour en jouir. Les pauvres gens et les étrangers qui ne veulent pas faire de dépenses sont absolument privés de vin. Les entrées de cette boisson sont si exorbitantes qu'une bouteille de vin frelaté ne se donne pas à moins de 20 sols. Je n'y ai rien perdu, parce que le cidre de Normandie est ici à très-bas prix. J'ai rêvé au moment de t'en envoyer quelques bouteilles, mais tout bien considéré, je trouve qu'il vaut mieux que tu viennes toi-même; tu y trouveras tout le piquant de nos vins bourrus avec plus de douceur, et tu le verras mousser dans le verre, comme la bière. A ta santé, à celle de ta famille, à celle de Molière, je bois à tous longue vie et prospérité, plaisirs et joies; buvez aussi à l'heureux retour de l'ami qui vous apparaitra au moment ou vous y songerez le moins.

Que de folies! aimable et tendre aussi; Voilà le premier jour que j'ai passé dans la folle gaîté, pardonne et ris avec moi. Ah! je ne l'aurais pas cet enjouement, si j'avais des remords.

Les livres fourmillent ici comme les cafés; on les trouve à très-bon compte à cause de la multitude des gens qui en vendent. Ton ami, longtemps solitaire et délaissé, a un peu donné dans cette dépense. Tu reconnaîtras à ceux qu'il a achetés son goût pour les Belles-Lettres et la Poésie qui ne l'abandonne jamais, et tu excuseras cette petit folie en faveur du choix. Voici les livres que tu pourras ajouter au catalogue de ma bibliothèque.

#### Volumes

- |   |  |
|---|--|
| 2 | Eléments de Mathématiques de La Caille   |
| 3 | Lettres Persanes                         |
| 2 | les Oeuvre de St Lambert                 |
| 1 | Celles de Bernard                        |
| 1 | Poëme sur la grandeur de Dieu par Dulard |
| 1 | Pétrarque, sa vie et ses poésies         |
| 1 | Etrennes du P amasse                     |
| 1 | Œuvres du chevalier Boufflers            |
| 1 | Poëme sur le bonheur, d'Helvétius        |
| 1 | Hymne au Soleil de Reyrac                |
| 1 | La Mort d'Abel                           |
| 1 | Colardeau, Héroïdes                      |
| 1 | Dictionnaire de Paris                    |
| 1 | Voltaire, Odes et autres poésies         |
| 1 | Bossuet, Oraisons funèbres               |

Crois-tu que je te cède à présent, et que ces 19 volumes ne me donneront-ils pas le dessus? //37

#### **JEUDI 28 ÈME**

Mr Bourrit vient de me conduire chez Mad. DeLessert qui avait bien voulu me comprendre dans l'invitation qu'elle lui avait faite. C'est à cette tendre et dernière amie que Rousseau adressait ses lettres sur la Botanique, et c'est encore chez elle que l'on trouve son herbier. Cette aimable famille, au sein de laquelle il se plaisait à vivre, est composée de 5 jeunes enfants; l'aînée est une fille de 16 à 18 ans, jolie, modeste et affable, jouissant d'une bonne santé et conservant encore dans son air quelque chose des manières d'une élégante

Suisse. Elle a 4 frères encore jeunes et qui sont dirigés par un Instituteur intelligent. Avec //38 beaucoup d'activité et d'amour pour courir, ils sont laborieux et pleins d'ardeur pour l'étude. Je suis fâché que les bornes de ce journal ne permettent pas les intéressants détails de la vie de ces enfants, de leur conduite à table, des qualités qui les distinguent et des rares talents d'une mère qui les a tous nourris et préside encore d'une manière si étonnante à leur éducation. C'est Rousseau qui dirigea longtemps cette mère, et je t'assure que, malgré les rêves de bien des gens, il y a peu de femmes si modestes, si pleines d'attention, si aimables et si charmantes pour tous. C'est encore à cette famille qu'appartiennent la maison de campagne et l'Elysée de Bogis près d'Aubonne. Te rappelles-tu ces petites îles où l'on pénètre sur un pont fragile, ces détours d'un sentier tortueux, ces pas à franchir, ces jets d'eau partis du tronc d'un vieux saule, ces bancs placés entre d'épais feuillages, ou près d'une petite cascade, ou formés enfin par le tronc d'un arbre creux? Que serait-ce à présent que tous ces arbustes fleuris embaument ces lieux de leurs parfums, que la primevère, l'olive et la violette les tapissent, que les petits oiseaux y construisent leurs nids et qu'il y chantent amoureuxment leur liberté et leurs plaisirs! Dieux propices, écarter des mains étrangères et que les gazons de cette aimable solitude ne soient jamais foulés par des amants profanes. Ecartez, Dieux propices, et je fais vœu d'un pèlerinage //39 à mon retour!.



Fragonard 1776 (National Gallery, Washington).

## VENDREDI 1<sup>ER</sup> MARS

J'ai reçu depuis quelque jours une lettre de toi à laquelle je n'ai pas répondu, parce que je ne veux point t'écrire sans envoyer le journal que j'ai promis. Tu dois cependant avoir été instruit du quiproquo, et de la noire méchanceté de Camille. J'ai cruellement souffert jusqu'au moment où j'ai pensé que tes inquiétudes pouvaient être calmées, et que tu pouvais te rassurer sur la fidélité de ton ami-

A présent je sors de chez Vauch. avec sa lettre que je l'ai prié de reconnaître, et ta réponse que je lui ai lue. Il en rit le perfide, parce qu'il sait bien qu'il n'a pas à redouter ma vengeance, et que je ne veux pas instruire la maison de ce tour d'adresse. Le menteur! D'abord il m'assura n'avoir point vu ma lettre (celle qui m'était adressée) [*note marginalia*], et ne t'avoir point écrit; ensuite déconcerté par les ris d'un complice à qui il la montra; il m'avoua qu'il avait pu l'entrevoir et lire quelque chose, parce qu'elle n'était pas bien cachetée; mais, lorsque je lui eus récité sa lettre, et fait remarquer le mot de Don Quichotte qui était à la première page de la tienne, celui de Camille à la 2<sup>e</sup> et à la fin celui de Bourrit à la 9<sup>e</sup>, il se tut

sans avouer, et me demanda s'il n'avait pas bien réussi, et si je m'aperçus dans le temps que cette lettre avait été décachetée. Alors je me retirai, en avertissant M. Chambert notre hôte, //40 de ne lui remettre aucune lettre qui ne porterait pas le nom de Camille, et depuis ce temps je ne l'ai plus revu.

Il faut, une fois pour toutes, te dire pourquoi il est venu à Paris et ce qu'il y fait. Ses parents lassés de sa conduite et d'une éducation coûteuse l'envoyèrent à Paris sans connaissances, sans recommandations et presque sans argent, persuadés qu'avec ses talents et ses ressources pour l'intrigue, il trouverait une place de précepteur dans peu de jours. Laisse à lui-même, il s'ouvrit à Mr Bourrit et à Mme Dupaquier qui le reçurent obligeamment, le sauvèrent des dangers qu'il courait, et firent écrire à ses parents pour les avertir qu'il fallait du temps pour être placé, et que le jeune homme ne pouvait pas vivre sans une petite rente. Il est à présent avec 2 louis par mois et quelque argent qu'il gagne à copier à tant la page. Tout le monde se plaint ici de son avarice, de son orgueil, en même temps que de ses bassesses. MM Bourrit, Thouron, Deonna, etc. ont tout fait pour tâcher de le détourner du vice, en lui accordant l'entrée de leurs chambres à toutes heures, en l'introduisant dans les bonnes compagnies, mais c'est un adroit menteur, en même temps qu'un flatteur délié, dit M. Bourrit, et si j'ai pu gagner quelque chose sur lui relativement à la débauche, c'est par la seule considération que cela nuirait à sa santé. A présent, ses mensonges, ses indécentes ironies et des fautes graves l'ont banni de chez MM. Bourrit, Thouron //41 et Deonna; il ne vit plus qu'avec Rigod genevois nouvellement arrivé, représentant et libertin jusque dans ses discours. Vendredi 1er mars



Bourrit fait son journal et veut bien que je le voie. Il est singulier combien il se permet de libertés sur mon compte, et jusqu'où sa franchise le porte. L'amitié, mon Duby, n'est pas vétilleuse et ne récrimine point; elle n'est pas jalouse et n'a rien qu'elle ne partage. Ah! tu m'aimeras bien autrement, lorsqu'à mon retour tu reverras ton Vaucher toujours calme et serein, et non triste ou mélancolique comme il t'apparaissait quelquefois.

## 15E MARS

Conçois-tu jusqu'où vont la défiance et le soupçon à mon égard? L'on s'est imaginé, et l'on a écrit de Genève à Bourrit que tandis que j'étais ici le confident de ses secrets, je jouais le traître à Genève, et que, s'il n'y prenait garde, j'allais le supplanter dans une place de précepteur qu'il va obtenir; et pour rassurer Bourrit, il m'a fallu je ne sais combien de protestations auxquelles il a répondu froidement par un *Je te crois*. La même main l'avertit de se défier de moi, et que le bruit court à Genève que je fournis à ses dépenses ici. J'ai répondu à ces calomnies l'amertume dans le coeur, et je me suis lavé de ces taches. Mais l'âme qui m'a cru capable de ces noirceurs ne sera peut-être pas désabusée, et je crains bien qu'elle n'ait semé pour toujours le trouble entre deux amis. Je dois pourtant rendre à Bourrit la justice qu'il mérite; il m'a confié cette lettre quoiqu'on le lui eût défendu, il m'a permis d'y //42 répondre, et malgré le sang-froid avec lequel il recevait ma justification, je suis convaincu qu'il est pleinement dissuadé.

Le mot d'hôtel donné à l'endroit où je demeure signifie une simple maison, celui de Bar-le-Duc est le lieu de la naissance du propriétaire qui la loue, et en tout cet hôtel est une vieille maison, avec des escaliers obscurs et en bois qui donnent dans une rue laide, étroite et sale, ressemblant très fort à notre rue Du Boule.

Ce n'est pas, mon ami, que nous en soyons logés moins chèrement, ou que l'intérieur des appartements réponde absolument à l'extérieur; notre chambre au contraire est meublée de quatre glaces dont une est cassée, d'une commode à plaque de marbre et d'un secrétaire où j'écris à présent; outre cela, elle est plafonnée d'un plafond de cuisine, vernie ou décorée d'un vieux papier et de tableaux; elle est obscure, au 1er étage, et carronnée; en un mot, c'est un composé de richesse et de pauvreté, mais de manière cependant qu'il reste à la chambre quelque chose de son ancienne splendeur, et qu'elle nous a été donnée comme un vieux bijou, à qui les ans prêtent un nouveau mérite.

## **VINCENNES**

### **SAMEDI 2 MARS**

Cette maison royale est à présent une vaste et terrible prison à 2 lieues de Paris; elle sert à renfermer les illustres coupables et les prisonniers d'état. Les bois des alentours sont tristes et solitaires. On ne s'y promène pas parce que l'on est trop près des malheureux pour //43 se livrer aux idées riantes qu'inspire la nature dans un beau jour. Seulement l'étendue de cette forêt et ses longues allées y rassemblent quelques personnes pour les courses de chevaux; les curieux s'y rendent pour les voir et la vue de tant de gens distrait chacun d'entre eux des idées qu'il éprouverait dans d'autres moments.

Nous errâmes longtemps dans ce désert, jusqu'à ce qu'enfin la nuit nous surprit; alors nous nous approchâmes du château pour le voir de plus près; on nous en refusa l'entrée, et en même temps la voix perçante des heures annonça aux prisonniers que le jour finissait; je ne sais, mais ces sons lamentables pénétrèrent jusqu'au fond de mon âme; ils étaient lents et aigus. Hélas! était-ce un supplice plus prochain ou une délivrance retardée qu'ils annonçaient à ces malheureux?

A l'avènement de Louis XVI on ouvrit les cachots à un prisonnier qui y était enseveli depuis 47 ans. Il avait perdu la signification des mots; lorsqu'on lui annonça sa délivrance, il ne pouvait supporter la lumière du jour; il ne savait plus marcher. Conduit à sa demeure, il trouva que sa maison n'existait plus, que d'autres rues s'étaient élevées sur les anciennes, que ses biens, ses parents, ses amis, tout avait disparu, que ses facultés étaient anéanties, et qu'il ne lui restait plus qu'à mourir.



## DIMANCHE 3E MARS

Le temps continue d'être beau, et je retournai avant hier au bois de Boulogne; les équipages étaient en grand nombre à l'entrée, et les dames en habits blancs erraient //44 dans son enceinte. J'étais assis mon Pétrarque à la main lorsque je les aperçus qui s'avançaient; alors mes plaisirs finirent, et je reprenais tristement le chemin de la ville, lorsque je vis paître à l'écart un beau troupeau; c'étaient de belles vaches de Suisse qu'on envoie tous les ans à Paris pour satisfaire les goûts du public et lui donner à boire du lait de Suisse. Les imbecilles! ils courent en foule pour l'acheter chèrement, sans réfléchir que c'est bien moins nos vaches que les herbes dont elles se nourrissent qui donnent à notre lait cette saveur et cette excellence que l'on remplace ici par je ne sais combien d'ingrédients. D'ailleurs ces animaux après un si long voyage ne doivent donner qu'un lait fort et mauvais; mais on est tellement accoutumé à n'en jamais boire de pur, que l'on ne s'aperçoit pas ici de ce défaut. Au surplus, les vaches originaires de Suisse ne conservent ici de leur beauté que des membres vastes et décharnés qui indiquent encore ce qu'elles furent, mais qui désespéreront toujours ceux qui voudraient partager avec nous cet avantage.



## DIM 3E MARS

*Redeunt jam gramina campis arboribusque coma*

Réjouis-toi, mon bon ami, je viens de respirer le parfum d'un arbre fleuri; je viens de compter à son ombre les jours qui me séparent encore de toi; ils sont en petit nombre ces jours, et mes parents, et la voix terrible des examens, et le formidable Molière qui compte déjà tous les cahiers qu'il a remplis sans moi, et qu'il faudra //45 que je dévore, et toi, mon bon ami, tout m'invite à les abrégier, c'est aussi ce que je fais, quand je compte d'être rendu à ma famille vers la Mi-Avril.

## LUNDI MARS 4.

Je viens de Versailles où je demeurerai jusqu'à mon départ. J'y ai vu le prédicateur du Roi, cet abbé Fauchet si célébré par Bourrit et si digne de l'être. C'est à sa table que nous faisons tous nos repas; c'est avec lui que nous apprenons tant de choses qui vont donner à mes papiers un nouveau degré d'intérêt, et qui me rendront ce voyage de Paris plus utile que cinq ans de séjour à Genève.

O mon ami, *Novus rerum nascitur ordo* –

Quand tu connaîtras toute l'excellence de cet homme, la sublimité de ses vertus, l'étendue de ses connaissances, son affabilité et la complaisance avec laquelle il nous instruit, tu regretteras toi-même de n'être pas venu profiter des leçons qu'il t'aurait données avec autant de plaisir qu'à nous. Ah! S'il voulait me retenir avec lui, je crois bien que tu ne me reverrais plus, et je suis bien convaincu qu'il y aurait longtemps que je serais catholique, si tous les hommes qui servent Dieu à sa manière lui ressemblaient. C'est à Mr Bourrit que je dois cette connaissance, de même qu'une multitude d'autres. Il se fait un plaisir de m'introduire dans toutes les sociétés qu'il voit, de visiter avec moi tout ce que Paris renferme de curieux et qu'il veut que je connaisse avant que de partir. Je rougis //46 quelquefois des louanges qu'il me donne sans que je les mérite, et je ne saurais reconnaître la bonté avec laquelle il m'instruit de tous les détails de sa vie, et la confiance qu'il me témoigne. En vérité, c'est un excellent homme dont on médit parce qu'on ne le connaît pas, et qui serait accompli si vous exceptiez cette mauvaise habitude de parler de lui, et de reconnaître des talents que les hommes ne pardonnent jamais lorsqu'on les publie. Une grande preuve de son mérite, c'est qu'il est ici en relation avec tout ce que Paris vante d'artistes, de savans et de littérateurs. Tu peux m'en croire, mon ami, comme aussi tu peux être persuadé que ces gens font le plus grand cas de lui, et que si M. Bourrit ne les voit que rarement, c'est qu'il ne se soucie pas de leurs invitations. J'en étais ici de mon Journal, lorsque j'ai reçu une troisième lettre de toi. D'où vient, mon ami, ne veux-tu pas qu'il paraisse que tu m'as écrit? tes parents te l'avaient-ils défendu? Voulais-tu leur montrer que ma justification venait sans que tu l'eusses sollicitée? Mais ne m'étais-je pas assez expliqué dans une lettre à mon père? Ne t'avais-je pas averti que j'allais t'envoyer le journal promis? Ah! mon cher, quelques semaines de silence ont pu te faire douter de ton ami; tu l'as cru au moins inconséquent, ainsi que ta famille, et ce soupçon d'abord conçu n'a fait que s'accroître depuis mon explication. Tu vois pourtant que tous les //47 instants que m'a laissés le travail ont été pour toi, et que tous les plaisirs auxquels j'ai été sensible n'ont presque été plaisirs pour moi, que lorsque je pouvais t'en faire part.

Bannis, je t'en conjure, des soupçons qui m'offensent et qui t'affligent, et compte davantage sur une amitié aussi ancienne, aussi intime que la nôtre. Aussi longtemps, mon cher, que notre liaison ne sera ébranlée que par les Vaucher, les Bourrit, les Bourdillon ou les Fatio, je crois que nous sommes en sûreté. Il n'en est pas de même de Molière, mais nous l'avons adopté de peur qu'il ne devînt funeste à l'un de nous, et je ne sais lequel des deux j'aime, tu aimes, il aime le plus.

Adieu, cher et tendre ami. Mes plus tendres respects à ta chère famille

P<sup>re</sup> Vaucher



# TROISIÈME CAHIER

## 4E MARS

A présent, mon bon ami, que je t'ai rassuré sur mes infidélités, je vais reprendre avec plus de plaisir l'histoire de ma vie à Paris.

Le Luxembourg est un palais au centre de la ville habité par Monsieur; les Jardins en sont vastes et plantés de belles promenades; c'est pendant les belles matinées le rendez-vous des gens de lettres et des savants; c'est aussi la retraite de ceux qui conservent encore au sein de Paris l'amour de la solitude. On les voit tous en négligé un livre à la main dans l'obscurité des allées, ou bien assis sur un banc se ranimer à la //48 chaleur vivifiante du soleil. Ce qui ajoute aux agrémens de ces lieux, c'est qu'ils sont négligés: le pied ne s'y fatigue pas à marcher sur le gravier; l'oeil n'y découvre aucune fleur dont on ne puisse respirer le parfum, et des gardes importuns ne vous font pas sentir votre dépendance et leur propriété. C'est donc la promenade que j'ai préférée, et j'y consacre tous les instans que les occupations me laissent et que le temps permet.

Une des remarques que j'ai faites sur Paris, c'est que l'on n'y voit pas des enfants. Toute cette jeunesse folâtre répandue dans nos bastions pendant les belles soirées du dimanche, ou semée dans les promenades des environs, ne se retrouve point ici. Les garçons ne sortent pas des pensions, et ceux qui étudient dans les collèges ne connaissent guères que le chemin qui les y conduit depuis la maison de leur père. Les filles encore plus malheureuses sont ensevelies dans les séminaires ou renfermées dans des couvents jusqu'à ce qu'elles se marient. A peine en aperçoit-on quelqu'une courant Paris dans un carrosse, ou travaillant près de la banque d'une boutique; tandis que dans les rues qu'elles n'osent fréquenter, on entrevoit de temps en temps un petit bon homme, le chapeau sous le bras, la bourse aux cheveux et l'épée au côté, marchant sur la pointe du pied accompagné de son précepteur.

## LUNDI 4 E MARS

Madame Sophie de France vient de mourir à l'âge de 48 ans; il y a relâche à tous les théâtres pendant //49 deux jours et deuil à la cour pendant trois semaines. Le Roi seul ne change point d'habillement, et n'est censé pleurer la mort de personne. Cette idée est heureuse: un roi comme un dieu ne doit rien avoir d'humain, et toutes ses affections doivent être subordonnées à l'amour de ses sujets. S'il est donc une circonstance où il puisse être en habits de deuil, c'est lorsqu'il aurait sacrifié des sujets à son ambition, à sa colère, ou qu'il n'aurait pas prévenu quelque famine; autrement il est toujours *sérenissime*. Cette princesse, fille de Louis XV et tante de Louis XVI, est morte après avoir exercé sur un théâtre obscur les vertus qui ne vont pas à la postérité, la bienfaisance et le détachement. Ce serait aux pauvres à faire dignement son oraison funèbre, et vous verrez pourtant qu'ils se tairont, tandis qu'un bel esprit du siècle jettera sur sa tombe quelques phrases spirituelles, quelques tirades philosophiques; sa religion, et sa charité et sa patience, tout cela ils ne le sauront pas, ou s'ils le savent, ils ne daigneront pas nous en instruire.

Elle est morte, comme elle avait vécu, cette intéressante princesse; la Cour n'a pas suspendu ses plaisirs, le Roi ses parties de chasse, et la gazette seule a informé Paris qu'elle n'était plus. Conformément à ses dispositions testamentaires, elle a été inhumée sans pompe et sans suite; son cadavre embaumé n'a pas été exposé au Louvre, et 3 carosses du Roi l'ont conduite à St Denis. Ainsi meurt le juste, sans remords, sans larmes, sans //50 souffrances, et dans le monde, les pauvres seuls s'aperçoivent qu'il n'est plus.

Par amour pour la dame d'honneur, elle a défendu qu'on l'ouvrit, parce qu'il est d'usage que la Dame tienne le plat où l'on dépose le coeur de sa maîtresse.

## MARDI 5ÈME AU SOIR

Je viens de passer la soirée dans une société de demoiselles rassemblées chez Mad. du Paquier, Neufchatoise charmante qui demeure dans la maison. Je fus étonné des expressions libres que se permettaient ces filles quoique nées de parents honnêtes et religieux. Nous fîmes des jeux, nous donnâmes des gages, et ici vient le triomphe des demoiselles qui furent embrassées autant qu'elles le désiraient parce qu'elles n'avaient pas honte de condamner à cette peine. Ton Vaucher seul fut sifflé parce qu'il refusait de délivrer son gage à ce prix, et que l'ayant ensuite accepté, on trouva qu'il s'y prenait comme un lourdeau qui revenait de l'autre monde, et en effet il ne s'était jamais trouvé dans celui-là. Dis à Molière qu'elles étaient pourtant très-jolies ces demoiselles, et en même temps très-spirituelles, et qu'il n'y a rien à comparer aux soirées chez Madame R.



Ah! me disait quelqu'un à qui je me plaignais de l'indécence des propos du sexe; Désabusez-vous, les Genevoises sont comme les autres, et il n'y a de différence qu'en ce qu'elles sont plus dissimulées. Cela est-il vrai, mon ami, et supposé que cela le soit en général, ne connais-tu pas bien des exceptions? //51

## VERSAILLES

### MERCREDI 6ÈME

Mr Bourrit monte en carosse, et les deux jeunes gens s'acheminent à pied vers Versailles. La route est longue, mais très belle et bordée continuellement de bourgs, de villages ou de maisons détachées. On arrive au château par trois vastes allées dont une est pour les équipages qui sont en si grand nombre que nous en avons compté plus de 100 dans l'espace d'une heure, presque tous à 3 ou 4 chevaux, deux laquais derrière, un postillon devant, et quelquefois un maure à grand plumet. Près du chemin, veillent sans cesse des gardes à cheval pour prévenir le désordre des équipages ou terminer les disputes. Quel spectacle pour un Genevois, et qu'il doit chérir sa patrie, lorsqu'il approche des cours! Aussi après de longues absences et les richesses qui en sont le fruit, il y rentre pour y passer dans une douce tranquillité les jours qui lui restent, et la première loi de cet homme libre est de défendre aux voiture d'aller plus vite qu'au pas dans la ville.



Après ces réflexions, et bien d'autres, nous arrivons, et voilà que se présente à nos yeux la vaste étendue du palais, ses entrees, ses cours, et les soldats qui les couvrent. Ils attendent le Roi qui va rentrer, les drapeaux flottent, les troupes sont armées, et les baguettes des caisses sont suspendues; bientôt les courriers l'annoncent; il vole dans un carosse doré que traînent huit chevaux blancs, et //52 le voilà dans l'Eglise. Alors le bruit terrible de la caisse se fait entendre, et les voûtes le répètent en le redoublant, c'est Salmonée qui lance sa foudre sur son pont d'airain, et les éclats ne cessent que lorsque le Roi qui s'avance à leur bruit, a fait signe qu'il est assis.

Nous avons ensuite cherché l'appartement du Prédicateur (l'abbé Fauchet), et l'on nous a



indiqué un escalier à l'une des extrémités du château. C'est là où nous l'avons trouvé, lisant les sermons de Bossuet, tandis que son domestique faisait auprès de lui les apprêts d'un petit festin; il s'était mis un peu en frais pour recevoir ses hôtes qui le lui reprochèrent; mais il s'excusa avec tant de grâces, et nous étions si affamés que nous avouâmes qu'il avait raison.

Pendant le repas, M. Bourrit parla beaucoup de mes prétendus talents et des excellentes qualités qu'il me supposait. "J'étais, disait-il, un diamant brut auquel il fallait donner le poli." "Quels immenses progrès ne fera-t-il pas, ajoutait-il, aidé de vos instructions et vivant dans votre société. Ils vous les rendront tous deux un jour, n'en doutez pas, les bienfaits qu'ils reçoivent, et si vos bontés leur interdisent toute autre voie, du moins en conserveront-ils une éternelle reconnaissance." Alors le cher Abbé nous gronda de ce que nous avions si fort tardé de le venir voir; qu'il nous attendait depuis 15 jours, que nos chambres étaient prêtes, et que nous ne le //53 quitterions plus jusqu'à la fin du carême". Alors je regardai avec étonnement cet homme pour m'assurer si tout cela n'était pas de la politesse française. Je vis son visage tranquille répondre à nos refus par un *Je le veux*, et tout de suite il ordonna à son valet de chambre d'avertir que ces Messieurs étaient arrivés. Comment donc, ajouta-t-il, en userez-vous avec moi si j'étais à Genève, puisque vous trouvez mon procédé si étrange? Et cette phrase prononcée avec cet air de grandeur, qui lui est naturel suffit pour nous imposer silence. J'eusse bien voulu, continua-t-il, vous loger avec moi, mais je n'ai que la chambre où vous êtes; elle est bien étroite et bien modeste comme vous voyez, mais puisqu'elle a suffi aux Massillon, aux Bossuet, elle peut bien aussi me suffire, et je ne demande rien de plus. Regardez, ajouta-t-il en riant, comme on dépouille dans ce monde les serviteurs de Dieu; voyez cette commode qui n'a plus son dessus de marbre, ce miroir aussi vieux que le chateau et qui était déjà cassé du temps de Bourdaloue, ces rideaux de soie déchirés, et vous conviendrez qu'à la cour même, on a su forcer les ecclésiastiques à être modestes. Mais ne croyez pas, Messieurs, que vous vous ressentirez de cette lésine; d'abord nous ferons *gras* à table, vous, parce que vous n'avez rien qui le défende; moi parce que je suis malade, et que je sens bien qu'il me serait impossible de continuer mes travaux dans le jeûne prescrit; vous boirez avec abondance de mon vin, parce que //54 j'en ai plus que nous n'en avons besoin; quant à ce dessert que vous avez tant blâmé, c'est un présent de Mad. Trudon, et dernièrement elle m'écrivit qu'elle s'apercevait que je ne l'aimais plus puisque je ne voulais pas lui avoir des obligations. Enfin, Messieurs et chers amis, vous me ferez part de tous vos petits besoins, à Versailles, autrement vous me navreriez le coeur, demandez donc à la Dame chez qui vous coucherez, elle a ordre de satisfaire à tous vos besoins, de vous procurer tous les agréments que vous désirerez, et le plus sensible de mes déplaisirs serait que ma manière d'agir vous gênât dans vos souhaits. Je suis riche pour mes besoins, grâce à Dieu, je le serai encore davantage, et ces biens, je n'en fais cas que parce qu'ils m'aident à recevoir mes amis et à soulager les pauvres. Quant à notre manière de vivre, voici mon avis. Vous travaillerez chez vous depuis le matin jusqu'à midi, où nous nous rassemblerons pour dîner; j'ai choisi cette heure qui n'est pas celle d'ici, parce que j'ai cru qu'elle vous plairait davantage, et que je suis bien aise pour ma part de n'être pas appesanti lorsqu'il faut monter en chaire. Vous me quitterez quelques moments avant le sermon, pour vous rendre à l'Eglise et me laisser le temps de me préparer; ensuite les amis se rejoindront et nous passerons la veillée avec la société qui se rend ici, ou ce qui vaut autant nous resterons seuls. Nous consentîmes à cet arrangement et après le souper l'homme de Dieu donna à chacun deux baisers de paix. Nous sortîmes ivres de joie et des délices dont nous allions être inondés, et le //55 domestique, après nous avoir conduits à notre appartement se retira.

## JEUDI 7ÈME

Je me lève encore heureux des illusions d'un songe qui m'a charmé parce qu'il me rappela les plaisirs dont j'avais joui. Il me semblait que j'étais dans la chambre de ce grand homme, lorsque tout à coup les portes s'ouvrirent pour donner passage à une foule de personnes qui se jetèrent à ses genoux. Etonné de cette apparition, je lui en demandai la cause, lorsque je fus interrompu par les voix confuses de ces infortunés: comment, me disaient-ils, tous ensemble, vs ne savez pas qu'il m'a sauvé la vie, qu'il m'a protégé contre mes ennemis, qu'il m'a réconcilié avec mes parents, que je lui dois ma fortune, qu'il m'a détourné du péché, qu'il a obtenu pour moi les largesses des riches, etc., etc. Je crus aussi t'apercevoir dans le lointain, cher et tendre ami; tu venais apparemment pour remercier l'homme de Dieu des bienfaits dont il avait comblé ton Vaucher, et pour le prier de ne pas te le ravir tout entier. Rassure-toi, on ne peut guères ne plus aimer, lorsqu'on a été tant aimé; d'ailleurs je chéris bien moins l'abbé que je ne l'admire, parce qu'il est trop avancé dans la pratique des vertus pour que je puisse l'atteindre, et que je veux un ami qui pardonne moins par amour pour l'humanité, que par le sentiment de ses propres faiblesses.



Toffer

Je viens d'assister au sermon de l'abbé Fauchet; il était sur la pénitence et ses effets. Jamais Prédicateur ne me fit plus d'impression; il parlait du coeur, je le savais, et il parlait avec tant d'éloquence et d'onction, que je crus à son //56 purgatoire et à ses saints tant que dura le charme du discours. Je ne sais, mais l'auguste appareil de l'Eglise, la présence du Roi et de la cour, le silence des gardes qui l'entouraient, tout contribuait à l'illusion; le ministre revêtu d'une robe de lin, symbole de la pureté de son âme et parlant au Roi, comme un Dieu aurait parlé aux hommes, m'émut à tel point que mes yeux se troublèrent et qu'infailliblement, s'il eût été plus long, j'aurais eu le doux plaisir de verser des larmes. Tu trouveras dans mon recueil une analyse de ce discours.

Le Roi assis sur un fauteuil de velours à franges d'or, et les pieds sur un tapis de même étoffe, écoutait avec la plus grande attention. Une fois seulement, le Prédicateur ayant parlé de lui à sa louange, il se tourna vers ses courtisans avec un sourire qui décelait à mes yeux l'intégrité de son âme et sa candeur. Quelques instans après il [le Roi] laissa tomber son chapeau qui fut relevé par son grand Chancelier. Madame Elisabeth sa soeur, ayant voulu le prévenir sans le pouvoir, il se cacha à l'assemblée avec son chapeau, et regarda pendant quelque temps

la Princesse avec un ris ironique, comme pour lui dire: *Tu aurais bien voulu*; cette aimable soeur se prêta quelques instans à ce badinage, mais enfin elle se recueillit pour écouter le

Prédicateur, et le Roi ayant voulu recommencer ce jeu, elle ne le vit plus.

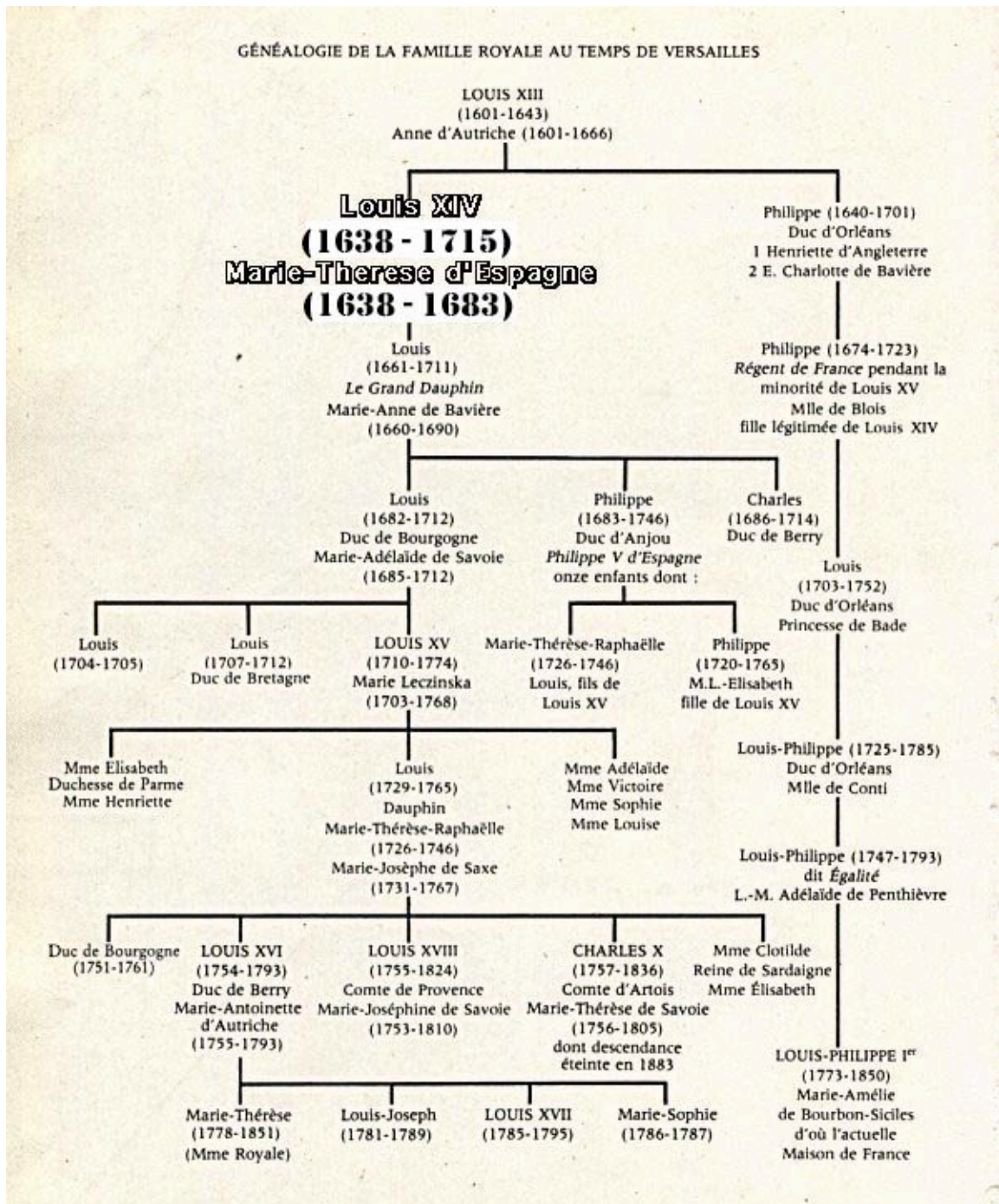


Les deux frères du Roi étaient à sa droite sur des tabourets sans dossier. Mr [Monsieur] écoutait attentivement, tandis que le Comte //57 d'Artois s'amusait avec ses pieds. Des trois frères, l'aîné a la figure la plus noble, la taille la plus avantageuse, l'abord le plus affable; le second est moins grand et proportionnellement plus gros; c'est un savant qui sait plusieurs langues, qui protège les gens de lettres, qui jouit de la mémoire la plus heureuse puisqu'il connaît les faits de l'histoire année par année, et ceux qui sont arrivés depuis qu'il vit jour par jour. Il est encore homme de goût puisqu'il sait ses poètes latins, au point, dit l'abbé, que si on lui citait un vers d'Horace ou de Virgile, il dirait sur le champ celui qui suit.

Pour Mr. d'Artois, c'est, dit Paris, un Anglais pour les chevaux, un turc pour les femmes, un marquis ruiné pour le jeu; en 80 il avait mangé ses revenus; jusqu'en 86 il devait donc 48 millions puisqu'il en retire 8 par année. Il va rarement au sermon, et jamais sans le Roi ou Monsieur, parce qu'il est d'usage que le Prédicateur adresse la parole au plus considérable de l'assemblée, et comme ce n'est jamais lui, on ne peut censurer qu'indirectement ses vices. L'autre jour, nous dit l'abbé, il était au sermon, et dès la première partie il me faisait des gestes et des contorsions épouvantables; les grimaces redoublèrent à la 2e, et enfin ne sachant ce que c'était je fus obligé d'abréger; je lui fis ensuite demander ce que signifiaient ces gestes qui m'avaient forcé de terminer brusquement mon discours. -Remerciez-le, répondit-il, des obligations que je lui ai; s'il eût encore continué //58 pendant 4 minutes, je



GÉNÉALOGIE DE LA FAMILLE ROYALE AU TEMPS DE VERSAILLES



n'en pouvais plus, et j'aurais dans mes culottes". Tu vois, mon bon ami, que les Princes sont hommes comme nous.

**JEUDI AU SOIR**

L'abbé est allé dîner chez le précepteur de Monsieur, le métaphysicien Mostuejouis, et nous sommes seuls dans sa chambre. Bourrit commence à parcourir tous ses sermons, court acheter du papier pour copier celui-ci, l'autre, puis l'autre, jusqu'à ce qu'enfin l'abbé se fit entendre à Bourrit qui n'avait encore rien fait. Ce vol, tout pieux qu'il était, me troubla, et je

refusais de jouir d'un plaisir qui se faisait acheter si cher. Je ne fus pas aussi indifférent pour des lettres que B. me remit après les avoir lues, et qui toutes renfermaient ou des remerciements pour l'amélioration d'un sort ou des nouveaux recours aux charités du Ministre. Je t'avoue que cela m'attendrit jusqu'aux larmes. Quoi! disais-je encore de nouvelles vertus, et ne trouverai-je donc jamais dans cet homme que des actions auxquelles je suis encore étranger! O mon ami, Rousseau, qui écrivait tant contre les prêtres, soupçonnait-il que, sans lui répondre, ils cultivaient dans le silence des vertus dont il ne faisait que parler?

Pendant le repas nous lui parlâmes de sa fortune et de ses espérances futures. "Si vous m'aimez, Messieurs, répondait-il, ne me faites pas si riche; je sais ce que je suis à présent, je ne sais pas ce que je serais alors; je ne répons plus de moi avec 100000 livres de revenu. » Alors il nous fit l'histoire de sa vie: Je suis né à Nevers, nous dit-il, et j'ai fait mes études dans la Province; à l'âge de 15 ans j'avais une si forte passion pour la chaire que l'Evêque //59 à qui je montrais une de mes compositions voulut que je la prêchasse. Aussitôt toute la ville en fut informée, et l'on dressa des tentes hors de l'Eglise pour la multitude. Je me rappelle toujours ce premier triomphe parce qu'il fit verser des larmes de joie à mon père, et que, lorsqu'il traversait les rues de Nevers, il entendait de toutes parts ces mots: *C'est son fils*. Il est mort depuis deux ans ce tendre père, et malgré les sollicitations de mes parents, je ne puis consentir à retourner chez moi; le bien qu'il m'a laissé, ma mère en jouira jusqu'à sa mort, et jamais, puisque je le puis autrement, je ne consentirai à renouveler ses douleurs en lui parlant d'une succession. J'ai actuellement 100 louis de rente et cette modique somme me suffit; ce n'est pas que je n'aie des dettes, mais elles vont être acquittées avec le paiement de mon Careme, et j'aurai outre cela un nouveau revenu de 6000 francs." Et vous aurez encore des dettes malgré cela, homme bienfaisant; mais ce seront des dettes de charité; vous vous ruinerez pour les pauvres.

## VENDREDI 8ÈME

Je passe loin de toi des jours délicieux, et ces agrémens dont je jouis j'étais loin de les soupçonner à Versailles. Les matinées sont consacrées à des promenades dans le parc, ou bien à méditer près du feu les questions que l'abbé nous donne à traiter; quelquefois aussi je te trace rapidement le journal que tu lis, et les heures que j'y emploie je les dérobe à des occupations plus sérieuses mais moins douces. Ces écrits seraient plus soignés si notre //60 hôtesse ne profitait pas de notre affabilité pour s'introduire dans notre chambre, et nous raconter longuement l'histoire de sa famille, de ses deux maris et des enfants qui lui restent.

Versailles est à trois grandes lieues de Paris; c'est une ville qui s'agrandit tous les jours, sans pourtant se peupler. Les rues en sont formées par des murs qui renferment de vastes jardins, et souvent l'on ne compte que 3 ou 4 hôtels dans un espace où pourraient s'élever 50 maisons. Outre cela, les rues en sont presque désertes, et le fracas des voitures trouble rarement le silence qui y règne. Mais toutes les fois que les cérémonies de la cour y attirent le public curieux, les équipages courent en longues files, et Paris se verse dans Versailles. Alors les écuries de louage ne suffisent plus aux chevaux qui restent attelés aux carrosses. Les logements sont sans prix, et dernièrement deux seigneurs offrirent inutilement 8 louis pour deux chambres pendant 2 jours. Notre appartement est plus modique et ne coûte, dit notre hôtesse, que 76 livres par mois. J'aurais pu louer davantage, ajoute-t-elle, comme j'ai fait à d'autres, mais en considération de Mr. l'Abbé, et du petit nombre de fetes de ce mois, je me



contenterai de ce modique loyer.

On n'est pas d'accord sur le nombre des habitants de Versailles, et les géographes varient entre 25, 50 et 100 mille âmes. Ils ont peut-être tous raison, et ce mécompte ne vient probablement //61 que des différentes circonstances où l'énumération s'est faite, ou bien l'approximation aura été trouvée par le nombre des maisons et l'on aura compté comme à Versailles un homme qui n'y avait que son hôtel; quoi qu'il en soit, Versailles a 4 églises et Paris 190; la population est donc 50 fois moindre dans la 1ère ville.

Malgré cela la nourriture est plus chère ici que partout ailleurs, parce que les environs en fournissent peu, et que la ville tire bien des choses de Paris. Les habitans en général sont pauvres et défiants, parce qu'ils ont sans cesse à faire à des soldats qui les trompent continuellement sous l'appas de l'impunité, et logent ensuite quand ils reviennent à Versailles dans des quartiers éloignés, et chez des particuliers qu'ils trompent encore ainsi que tous les autres. Tous ces Messieurs sont des Gentilshommes à qui l'on n'ose rien refuser, et qui, fidèles à leurs principes d'honneur ne payent que les dettes du jeu et leurs dépenses auprès des femmes. Peuplée de ces singuliers habitans, Versailles ne tardera pas à se corrompre. Aussi les honnêtes gens remarquent-ils des progrès effrayans dans le vice, et cet hiver est le premier où les filles aient raccroché publiquement.



Le lieutenant de police à Versailles est le Roi qui s'y promène fréquemment le matin, et condamne à l'amende ceux dont le devant de la maison n'est pas balayé. Aussi //62 chacun brigue l'honneur d'être distingué du Roi, et Versailles est la ville du royaume la plus nette.

Le peuple est facétieux ici comme ailleurs. Je viens de découvrir sur la porte d'un boucher cette épigraphe en grosses lettres: Hic morte vita datur, et plus loin la boutique d'un barbier, à l'enseigne d'un joli visage, avec cette inscription: Ici l'on rajeunit.

Terminons ce recueil comme les autres en t'assurant que je te regrette toujours davantage, et que Bourrit ne remplace point le vide que tu me fais, quoique d'ailleurs il soit très-estimable. Adieu encore une fois, il est plus de minuit, et il y a longtemps que Bourrit repose.

Mes respects les plus affectueux à toute ta famille.



# QUATRIÈME CAHIER

## SAMEDI 9ÈME

Je suis à Paris parce que l'abbé prêche aux Théatins dans une assemblée de charité. La pompe de la cérémonie où l'Archevêque officiera, la réputation du prédicateur, et ces temps de jeûne de l'Eglise, ont attiré un grand concours. 40 carrosses sont rangés près du temple, et les aumônes de ce jour ont été à 10000 livres. C'est une duchesse qui a fait la quête, et comme elle était jeune et jolie, elle a redoublé la dévotion des fidèles.

L'abbé Maury<sup>5</sup> jaloux rival de notre abbé qu'il calomnie dans les sociétés avait indiqué son assemblée de charité pour la même heure afin de balancer le succès. Comme //63 il aspire au titre d'Académicien, il fit des déclamations contre le gouvernement dont il releva les abus dans les ministres, dans les impôts, etc., etc. et après trois grands quart d'heure, descendant de chaire le visage enflammé et couvert de sueur, il rencontra une femme du peuple qui sur son passage cria tout haut en le montrant du doigt: "Voilà ce Monsieur qui ferait bien mieux de nous prêcher." Que de sens dans si peu de mots!



Voici les charmants vers provençaux que fit dernièrement un batelier en donnant la main à une jolie demoiselle pour entrer dans un bateau.

Seys belô comè lou jour  
Come lo neye seys blanquo  
Per passar lou riou d'amour  
Nè voudriô pas d'autro polanquo.

Au cas que tu ne les comprennes pas; Molière les interprètera.

Dans un dîner chez Mad. DeLessert j'ai rencontré Mr. DeLuc<sup>6</sup> qui y demeure pendant son séjour à Paris qui vas bientôt finir. C'est un petit homme, mince, d'une physionomie bien

---

<sup>5</sup> Jean-Sifrein MAURY (1746-1817). Fils d'un cordonnier; fut élu à l'Académie Française en 1784 avec l'appui de Buffon et de la cour. Député aux États généraux, il fit une opposition acharnée à la Révolution. Sans conteste le meilleur orateur du clergé, il soutint des luttes oratoires contre Mirabeau. Maury émigra après la Constituante,

<sup>6</sup> Deluc, Jean André, 1727-1817, Swiss geologist. During the first half of his life he was engaged mainly in business in Switzerland. He also made scientific excursions in the Alps on whose natural history he was an authority. When his commercial affairs failed in 1773, he emigrated to England where he became reader to Queen Charlotte

conservée et parlant fort peu. Au surplus, l'on voit dans son silence un air de supériorité qui me déplut, une indifférence à répondre aux questions qu'on lui faisait, et surtout un dédain assez marqué pour tout ce que disait Mr Bourrit. Je pardonne ce flegme à un homme //64 qui a vécu dans les cours; je veux bien croire encore qu'il y a plus de naturel que d'orgueil, et que nous n'avons pas à exiger davantage d'un personnage si fort au dessus de nous. Mais qu'on ne s'y trompe pas, ce n'est rien moins que la fierté que recèle le grand homme, et lorsque les Buffon, les Le Roy, les Fauchet, sont si affables, si prévenans, M. DeLuc pourrait bien être plus modeste. Au surplus, il présage les derniers malheurs aux Genevois, et dès qu'on n'a rien terminé, il n'a plus que des larmes à donner à sa patrie; il va partir.

M. Cellèrier que je n'ai vu qu'une fois, s'ennuie à Paris, s'ennuie à la campagne, et s'ennuiera encore en Hollande où il suivra incessamment la famille Audéoud. Il le sait bien cet aimable homme, mon maître et mon ami; aussi ne soupire-t-il plus qu'après une cure de Genève qu'il sollicite. M. Anspach lui permet de se présenter à son préjudice, et à la première place vacante nous verrons Mr Cellerier accourir en poste des marais de la Hollande pour jouir du bonheur qu'il a laissé en partant de Genève.

J'accourrai encore plus vite, cher ami, quoique je n'aie ni cure à postuler, ni mariage à faire, ni lauriers à cueillir; mais j'ai ma famille à rendre heureuse, mes amis à revoir, et les ailes de l'amitié sont bien aussi rapides que celles de l'amour.//65

## **DIMANCHE 10ÈME**

Je retourne à Versailles ; je retourne à mes plaisirs comme un homme fatigué cède au sommeil qui le presse, ainsi je me laisse aller aux charmes des vertus de l'abbé. Confession, purgatoire, Pape, j'accorde tout, je crois tout, et comment pourrais-je imaginer qu'un homme si grand soit sujet à l'erreur. L'illusion cesse lorsque je ne l'entends plus et que je suis à l'église; alors les frivolités et les charges du culte se retracent à mon esprit; je ne vois plus que les prêtres et leurs vaines cérémonies, le peuple et ses superstitions, Rome et ses crimes.

Ce n'est pas que je ne me soulève contre leurs prétendus saints et les miracles qu'ils ont opérés; mais comment attaquer avec avantage des gens qui ont vu et qui voient encore? Je me contentais donc un jour de sourire lorsque l'abbé me regarda en disant: Croyez-vous qu'un ris ironique détruit le fait que j'ai avancé? et malgré l'absurdité du miracle qu'il assurait, je ne pus m'empêcher de convenir de l'absurdité de ma preuve.

## **LUNDI 11ÈME**

Je n'ai pas vu Fréron à Paris, et cela par les conseils de l'abbé; il est jeune, m'a-t-il dît; il n'a ni le goût ni le style de son père; d'ailleurs la plupart des articles de son *année* ne sont pas de lui, et la cause des lettres et de la religion qu'il soutient mal a été remise en d'autres mains.... (suivent une dizaine de lignes effacées) //66

Tout cela serait froid dans un journal, mon ami; mais tout cela fera le charme des conversations de Bossey, et lorsque tu auras lu la lettre qu'il m'a écrite, tu diras dans la joie de ton coeur: Quel homme tu t'es acquis, mon cher Vaucher, et qu'il t'a peu coûté!

## LUNDI 11ÈME

Nous courons de Versailles à Paris pour voir l'opéra; c'est une nouvelle salle construite dans un nouveau quartier et plus élégante que celle qui brûla dernièrement. C'est ici le rendez-vous de tout ce que Paris peut offrir de filles entretenues, de femmes sans mari, ou de celles qui vivent comme n'en ayant plus. C'est là qu'à la faveur d'un éventail elles jouent des yeux, déploient un bras d'ivoire, et par leurs positions sans cesse différentes promènent et étalent au public les contours voluptueux d'un beau sein.

L'admiratif auditoire pointe ses lunettes et décide, alors chacun se rend vers la beauté qui l'a séduit, et si elle ne met pas ses charmes à trop haut prix, l'on convient; et d'ordinaire un homme du monde consacre 50000 livres à cet usage. 50000 livres! bon Dieu! plus que n'en peut gagner un honnête homme dans le cours laborieux d'une longue vie. Je n'achète pas si cher un repentir, dirait quelqu'un, et il avait raison, même dans les principes mondains. //67

La toile se lève, un orchestre divin se fait entendre et s'empare de mes sens; des décorations magnifiques attirent les regards; un temple magnifique s'est élevé; le vent mugit, et se brise sur ses bords, et l'âme suspendue entre des sensations diverses s'y livre d'elle même. Iphigénie (Iphigénie en Tauride [dans la marge]) paraît suivie de ses compagnes, vêtues de robes blanches et tristes de sa tristesse; elles se lamentent, tournent vers la princesse des regards attendris, et répondent à des douloureux accents par des accents plus douloureux encore. Bientôt elles la quittent pour la laisser à ses réflexions, et c'est, je l'avoue, dans la manière dont elles quittent le théâtre, et dont elles s'y rangent lorsqu'elles y reviennent que j'ai pris ces idées de graces que je concevais mal jusqu'à présent. Ce fut pourtant dans un de ces momens d'illusion, qu'une actrice, ayant prononcé le mot de *vierge* en parlant de ses compagnes, un homme du Parterre répéta des *vierges d'opéra*, et tout de suite des idées de dégoût s'emparèrent de moi, et ce mot ne me quitta plus.

Gluck auteur de la musique d'Iphigénie est un musicien allemand plein de génie; cette pièce est son chef d'oeuvre. Au moment où Oreste tourmenté par ses remords et se réveillant d'un songe terrible a perdu l'usage de ses sens, et s'écrie: "Le calme renaît dans mon âme," l'orchestre répond par un bourdonnement sourd, image du trouble d'Oreste et de la tempête //68 qui va suivre; ce trait est sublime. Un ignorant qui ne l'avait pas saisi le reprochait à Gluck comme une contradiction: "*Il en a menti*", répliqua-t-il vivement, et le Français se tut.



## MARDI 12

Nous avons visité ce soir la ménagerie de Versailles, plus nombreuse lorsque Mr de Buffon faisait venir aux frais du Roi les animaux dont il étudiait l'histoire; mais négligée depuis que le naturaliste s'est livré à d'autres travaux. Quoique le bâtiment qui contient ces animaux soit assez vaste et les diverses loges assez commodes, cependant ils dépérissent dans ces prisons, où ni l'air, ni la nourriture ne convient, et l'ours est au moins la moitié plus petit que ceux des fossés de Berne.

Le lion surtout me frappa; il reposait triste et abattu; il n'avait plus rien de ces yeux étincelants de cette crinière flottante et de ces rugissements qui épouvantent les voyageurs dans les sables de Libye. Seulement il regarda son maître avec intérêt, parce qu'il attendait quelque chose à manger.

L'espèce des singes est bien conservée parce qu'elle se plie mieux à l'esclavage, et vit également sous différents climats; mais le Rhinocéros, mais l'Eléphant, et tous ces habitants de climats plus doux languissent dans l'obscurité d'une loge grillée dont la puanteur infecte les environs. Un vieux soldat vous conduit -par ordre //69 du Roi dans les différents caveaux, et l'on voit à son ennui qu'il se dégoûte de montrer gratis.

## MERCREDI 13 ÈME

Le nouveau théâtre français dont je t'ai parlé est à présent fini, et les comédiens ont quitté pour toujours la salle du Louvre. Celle-ci plus vaste, plus commode et plus élégante n'est pourtant qu'un bâtiment ordinaire dont le public n'est pas content. On a donné aux six nouvelles rues qui y conduisent les noms de rue de Corneille, de Molière, de Racine, de Crébillon, de Regnard et de Voltaire. La statue en marbre de Voltaire assis dans un fauteuil un livre à la main est la seule qui soit dans les foyers; on travaille, dit-on, aux autres dont les niches sont préparées. Les vœux du public sont accomplis, il y a des bancs au parquet dont le prix est plus que double de l'ancien parterre; six rangs de loges s'élèvent en s'éloignant du théâtre, et les spectateurs du paradis voient au dessous d'eux une multitude entassée; c'est le mélange confus des spectateurs des 5 premières galeries. Le premier jour, l'on donna l'Inauguration du théâtre, mauvaise pièce en un acte en vers et dont je t'expliquerai le sujet. Iphigénie en Aulide suivait, et ces beaux vers: Auriez-vous dans les airs.... jusqu'à Nés dans l'état obscur où les dieux l'ont caché, charmèrent encore l'oreille des Français et furent les premières (sic) qui retentirent sur le théâtre. Le tumulte fut si grand ce premier jour qu'il y eut //70 des gens depuis 8 heures à la barrière du bureau qui n'obtinrent point de billets, et que plusieurs furent vendus jusqu'à 5 louis. Le lendemain les loges ne furent pas remplies, les équipages qui embarrassaient le jour d'avant tous les carrefours des environs ne parurent qu'en petit nombre, parce qu'il n'y avait plus de gloire à venir à une seconde représentation, malgré les Femmes savantes de Molière qu'on y donna, et qui furent applaudies à toute outrance par le Parterre.



Au moment surtout où Chrysolde [Chrysalde] fait l'éloge des femmes d'autrefois et



peint les travers d'esprit d'une femme auteur, les *bravo* partirent de toutes parts, et tout le parterre les appliqua à Mesdames Maucour et Genlis, beaux esprits femelles qui prêtent leurs noms aux auteurs qui écrivent pour elles, et dont l'une a publié le Théâtre de Société, tandis que l'autre vient de représenter son drame d'Henriette; elles étaient, je crois, présentes, et toutes les femmes partageant leur confusion se mirent à jouer de l'éventail.

## JEUDI 16ÈME

Nous avons reçu à notre table de Versailles le Curé de Verrière, Mr. Sejan [Dejan]. Sa politesse nous prouva qu'il avait été élevé dans les villes et sa douce gaîté qu'il était aussi bien à sa place et aussi heureux dans son village. Les prévenances n'avaient rien de gênant parce qu'il y mêlait cette familiarité qui //71 fait le charme de la conversation, et que son ami l'abbé Fauchet lui avait communiquée. Après le diner nous nous promenâmes dans les bosquets du parc, où l'on a pratiqué différents sentier détournés où nous errâmes longtemps pour surprendre quelques cerfs que nous aperçûmes paissant et qui, après nous avoir regardés s'enfoncèrent paisiblement dans les bois parce que nous avancions trop près.



Abbé.

Dienerin in der Contouche.



## **VENDREDI 15**

L'Abbé Vosceble bibliothécaire du Comte d'Artois et grand ami du prédicateur vient de nous recevoir à diner. La table était somptueuse, et quoique elle fut servie en maigre, j'ai compté plus de 30 plats, et notre hôte nous demandait pardon parce que, disait-il, il n'avait pas compté sur nous. Les assiettes étaient de la plus belle porcelaine, et différaient de forme suivant le service auquel on les destinait. Les cuillers, les fourchettes et les couteaux étaient aussi de différentes grandeurs, et les vins de Bordeaux et d'Espagne étaient versés dans des verres à pied. Surpris de tant de luxe, je ne jouissais de rien; la diversité des mets m'ôtait l'appétit, et sans avoir extraordinairement mangé, je fus triste, pesant et inhabile à tout pendant plusieurs heures. Lorsque je fus seul avec l'abbé, je me répandis en plaintes amères contre Mr Voscelle et //72 son luxe. "Qu'y voulez-vous faire? Il est bien difficile de conserver la frugalité et le goût des choses simples lorsqu'on vit à la cour. Au reste, l'abbé juge de vous par lui, et cette manière de vous recevoir lui a paru plus propre à prouver le cas qu'il fait de vous. Ces repas splendides qui vous étonnent sont les siens depuis qu'il vit, et lorsqu'on en a contracté de si bonne heure le goût, il est bien difficile de le perdre pour retourner aux choses simples." Bourrit lui-même a raillé l'abbé Vosceble sur ses appartements qu'il trouvait avoir l'air de ceux d'une petite maîtresse; il a convenu que ce logement n'était pas celui d'un ecclésiastique, et qu'il en était venu là sans y songer croyant se mettre dans ses meubles, et qu'enfin il en était surpris lui-même. Nous en restâmes là de peur de l'offenser et tout en parlant littérature, il nous promit de nous envoyer à Genève le poème de DeLille sur les jardins, sitôt qu'il paraîtrait.

## **SAMEDI 16E**

Dans une promenade que je viens de faire au parc, j'ai découvert quelques hirondelles; la monotonie de leur chant m'a charmé parce qu'il me rappelait les plaisirs d'un âge auquel je ne suis pas encore indifférent. L'as-tu entendu, cher ami? et cela t'a-t-il rappelé la promesse de ton Vaucher?

## **LUNDI 18E**

Je sors de l'Hôtel-Dieu tout rempli des idées noires et des images affreuses qui s'y présentent. On loge 4000 malades dans cet hôpital: les morts et les mourants sont entassés dans les mêmes lits; l'infection et les maladies y répandent leur vermine, et si l'on ne meurt pas de son mal, on meurt au moins de celui d'un autre. Les brancards arrivent sans cesse à la porte pour y déposer les malheureux ou les ensevelir dans le cimetière voisin. Ce qu'il y a de plus affreux, c'est que les soeurs religieuses qui veillent sur cet hôpital sont elles-mêmes les premières débauchées de Paris, les convulsions, les souffrances, la mort même n'a rien qui les effraie, et les cris douloureux d'un infortuné dont l'on coupe la jambe n'interrompent pas leurs plaisirs. Seulement, pour la consolation des malades, on a répandu de loin en loin dans la salle des tableaux d'un Christ mourant, d'un ange qui vient annoncer la résurrection, etc., etc. Cette vue les vivifie, les anime, et la sainte religion fait encore leur bonheur au sein des tourments.

## MARDI 19E

Peins-toi, mon bon ami, les jours les plus brillants de ta vie, tes triomphes au Collège, le souvenir de tes petits voyages, etc. et tu n'auras qu'une faible idée des plaisirs que je sens. Ma joie, il est vrai, est plus douce et plus tranquille; mais par cela même elle sera plus durable, et comme elle n'a rien de l'ivresse des passions, elle n'aura non plus rien de ses remords. C'est le sentiment que l'on éprouve après une bonne action; c'est le même que celui //73 que l'on ressent lorsqu'on va revoir une famille chérie; c'est encore une douce sérénité, comme celle d'un homme qui n'a rien à se reprocher, comme celle de Duby lorsqu'il sent qu'il fait le bonheur de sa famille. O mon ami, si tu savais combien il importe à notre félicité commune et à celle de nos parents de bannir toute aigreur, tout air de supériorité auprès de nos parents, et de nous concilier les coeurs par la complaisance, les petits soins et la tendre amitié. Ah! pourquoi ne rendrions-nous pas aux autres ce que nous en exigeons; c'est là tout le charme de la vie, et les parents ne demandent rien de plus.



*Louis XVI distribuant la charité (Hiver 1789)*

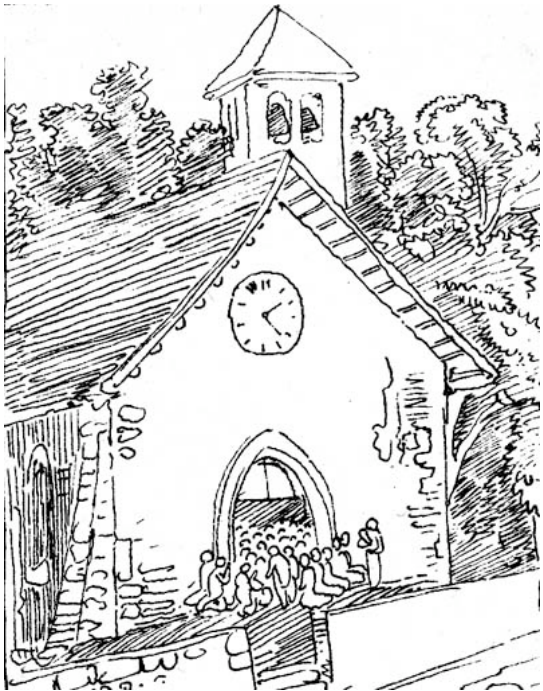


## 5IÈME CAHIER

27E MARS

Nous profitâmes de l'invitation de l'aimable curé pour nous rendre à Sceaux; Mr Bourrit nous y accompagna, et malgré deux évanouissements qu'il avait eus Lundi, il fit à pied le chemin de deux lieues. Passons l'ennuyeuse description du parc, des bosquets et des eaux de cette seigneurie; ce n'est pas qu'ils soient inférieurs à d'autres que j'ai pu te décrire; mais il se ressemblent tous, ces parcs, malgré leurs apparentes variétés, et lorsqu'on en a vu un on les a tous vus ; je m'y suis promené avec délices, parce qu'on y découvrait quelque végétation, //74 et que le chèvrefeuille embaumait déjà ses pavillons. Mais tous ces chefs-d'oeuvre de Le Nôtre ont perdu leurs charmes pour moi, lorsque j'ai su que les Parisiens impurs faisaient servir leurs solitaires retraites à des plaisirs désordonnés.

Le Curé de Sceaux que nous attendîmes est un vieillard de la figure et de l'âge de Mr Prestreau; mais il ne lui ressemble en rien du côté de l'enjouement et de la gaîté, agréments qu'il a au milieu des fonctions sérieuses dont il s'occupe sans cesse, puisque les étrangers ne l'en distraient pas. On nous a beaucoup loué son hospitalité qui le ruine, parce que sa cure ne suffit pas à ses dépenses de table; encore s'il y recevait les pauvres, mais il s'est attiré la haine de son village qui l'a chanssonné parce qu'il ne parlait que par princes, ducs, etc., et que le plus apparent était aussi le mieux reçu chez lui.



Outre cela l'habitude qu'il a de voir des hôtes toujours nouveaux lui a donné cette froideur de l'indifférence qui fait souvent des ingrats, et cette inattention pour offrir avant qu'on demande, ou pour négliger les uns tandis que les autres étaient servis. Voilà l'observation que je fis pendant le repas, et qui me tourmente cruellement.

Sa maison qui est près de l'Eglise est petite, vieille, et mal meublée; à l'entrée est un étroit jardin clos de murs et dont les touffes de buis épars, le pavillon sans bancs, annoncent la négligence; des espèces de vieux échelas se séparent de la cour et en défendent l'entrée aux //75 chiens. Point de palissades en vert, point de fruits, point de séparation en platebandes dans ce jardin délaissé. Seulement un amas d'oignons à fleurs toutes bleues, toutes simples, et aussi anciens dans la terre que le curé dans sa maison.

Sceaux est un de ces villages que les Plutus ont embelli, parce que sa situation est charmante et que le parc de son seigneur y fait venir une multitude de Parisiens dans la belle saison. La société y est donc nombreuse, choisie; les

individus qui la composent sont jeunes et dissipés pour la plupart, et la gravité d'un curé doit y être souvent de trop. "C'est aussi ce qui arrive", me répondit un ecclésiastique à qui je faisais cette remarque, "le curé méprise ses villageois, les Seigneurs le lui rendent, et cet homme qui devrait être le lien entre le pauvre et le riche, vit seul ici, parce qu'il ne tient pas plus aux pauvres par ses moeurs, qu'aux riches par ses richesses." Ce n'est pas que la faute en soit uniquement au Pasteur, cette assertion serait injuste; tu connais la populace qui habite près des grandes villes; tu as vu Carouge, Chêne, tu sais que ces villageois sont méchants, mal instruits, lâches, paresseux, et qu'ils n'ont rapporté de la ville que ses vices qu'ils ont grossis des leurs. Pour les grands, ils sont trop près de Paris pour en avoir oublié le luxe, et trop nombreux pour avoir besoin de la société des villageois.

Je quittai pourtant Sceaux avec quelque regret, parce que j'y avais trouvé une femme aimable et de beaucoup d'esprit. Elle se rappelait Genève où elle avait //76 passé quelques mois à l'âge de 8 ans; elle se rappelait encore le pays de Vaud et les montagnes du Jura, et tout cela avec une précision, une clarté d'idées qui m'étonna. Elle fit aussi l'éloge de notre religion, du respect des temples, de l'affluence et du silence de l'auditoire, de la majesté de nos cérémonies et de la pompe de notre jeûne, et tout cela malgré les efforts de Mr Bourrit qui persifflait ces usages comme antiques et abolis depuis longtemps.

Ce n'est pas la première fois que j'ai à me plaindre de sa légèreté sur la religion. Admirateur enthousiaste d'un être qu'il rougit peut-être d'appeler du nom de Dieu, puisqu'il ne le reconnaît que sous celui de *Nature*, il rejette nos dogmes et nos saints livres sans savoir pourquoi; il s'échappe en plaisanteries et en outrages contre les prêtres et les ministres, et tout cela parce que c'est la mode, parce qu'il veut être de la bonne société, et que son ami Bérenger qui tranche du philosophe, l'a forcé à méconnaître un Dieu qu'il sert encore sous d'autres noms. "Pourquoi donc veux-tu que je sois ministre?" lui disait un jour son fils avec des reproches amers. "Pourquoi calomniez-vous ainsi la patrie, et comprenez-vous tous les genevois dans une impiété qui n'est le partage que de quelques individus," repris-je ensuite. "Pourquoi, lui disais-je bientôt, servez-vous des lèvres un Dieu que vous abjurez dans le coeur? Votre Dieu autorise-t-il le mensonge, ou ne mentez-vous que pour vivre? -vous étiez né pour aimer la religion et son Dieu; il vous avait décoré de tant de brillantes qualités, //77 il vous avait donné un coeur honnête, une âme sensible et faite pour garder sa parole. Ingrat, qu'avez-vous fait? Les méchants dont vous n'aviez pas les vices vous ont donné leurs principes, et c'est de la multitude des bienfaits qu'est née votre ingratitude."

Voilà ce qui me désespère chez les Représentants<sup>7</sup>. Qu'est-ce, o mon Dieu, que la liberté sans la religion? et que signifie une indépendance chez des gens sans moeurs, et sans respect pour leurs magistrats? Mais heureusement il y a tant d'exceptions à faire, je connais tant de gens vertueux et il y en a tant d'autres que je ne connais pas encore!

Après avoir traversé une campagne riche et bien cultivée, nous arrivâmes à Verrière. Le curé avait fait préparer un grand feu dans un salon charmant où il nous laissa, parce que ses paroissiens l'attendaient à l'église. Nous les avions aperçus en traversant le village, formant

---

<sup>7</sup> Les Représentants et les Négatifs sont deux factions politiques qui s'opposent à Genève. Les Négatifs représentent l'oligarchie traditionnelle qui refuse systématiquement les réformes exigées par les Représentants (favorables à Rousseau et aux idées révolutionnaires)

différents groupes sur le tertre de l'Eglise et saluant avec respect leur bon pasteur qui s'inclina vers eux; je partageai cet innocent plaisir, et je m'inclinai aussi.

Lorsque nous fûmes rentrés, nous trouvâmes dans le salon deux jeunes élèves du curé, l'un de 9 ans, l'autre de 12. Surpris de cette compagnie, j'adressai quelques mots latins à Bourrit, auxquels l'un de ces deux petits amis sourit; alors je parlai avec eux pendant 3 heures entières, et je fus ravi de trouver dans ces tendres esprits tant //78 de politesse, tant de connaissances sur le pays, tant de facilité et de pureté de langage et tant de réponses charmantes. Je visitai les jardins des deux petits rivaux qu'ils embellissaient à l'envi; je fus invité à donner la pomme sans pouvoir le faire, et en récompense de ma peine, ils me présentèrent le lendemain un joli bouquet de violettes. "Qu'il est gros ce tronc d'arbre, me disait l'un d'eux; il a au moins deux pieds de diamètre; il en a donc six de circonférence, répliqua l'autre." Savais-tu ça, mon ami?

Le Curé rentra sur les neuf heures avec un visage tranquille et serein, il venait d'âchéver ses fonctions. Pourquoi, lui disais-je, votre service dure-t-il si tard? est-ce une règle? est-ce un office extraordinaire? Ce n'est ni l'un ni l'autre, mes chers Messieurs, c'est uniquement pour complaire à mes paroissiens que je le fais. Occupés aux travaux de la campagne, ils négligeraient leurs occupations pour venir à l'Eglise, tantôt même ils n'y viendraient plus parce que la piété s'éteint toujours lorsqu'elle est contrainte. J'ai donc choisi leurs moments les plus commodes, le soir, c'est alors que lassés des fatigues du jour ils viennent se reposer dans la maison de Dieu, et l'implorer avec plus d'efficacité pour leurs champs qu'ils viennent de labourer. D'ailleurs, je ne sais, mais l'appareil de ces cierges, de ces flambeaux a quelque chose de plus grand, de plus auguste. Ils prient avec plus de ferveur, et leurs //79 chants en sont plus animés. Il y a bien des curés qui ne se donnent pas cette peine, ajouta-t-il en souriant; mais aussi ils ne connaissent pas les plaisirs que je goûte.



On servit le souper, il était simple et frugal, mais le service était propre et les mets d'un goût exquis. Voilà comme je reçois mes amis; si j'eusse fait des préparatifs, vous auriez vu que je n'étais que Français. Alors il nous apprit la manière dont il vivait avec ses parents qui ne le quittaient point de tout l'été, nous montra une multitude de petites chambres en papier qu'ils occupaient, la manière dont il avait profité de tous les avantages de la maison et ce qu'il se proposait encore d'exécuter. Tout est charmant, mon aimable Abbé, tout m'enchanté, combien voulez-vous pour ma pension? Alors je le serrai dans mes bras. Mais, continuai-je, n'ai-je pas entrevu un peu de luxe? ces bits ne pourraient-ils pas être moins élégants, ces chambres moins propres, ces meubles moins ornés? Oh! non, non, c'est moi qui me trompe, et de tous ces légers ornements je ne vois que le désir de rendre agréable votre maison à la famille." "A merveille, mon ami, entrons dans ma chambre et vous me rendrez justice.

Ensuite il nous conduisit à notre chambre à coucher, et après l'avoir parcourue des yeux, je me tournai vers lui. C'est l'appartement des amis illustres, me dit-il; c'était celui de



l'abbé Fauchet et de l'abbé Maury; c'est le vôtre, puisque vous êtes amis du premier et admirateur du second. Où couchait l'abbé Fauchet, demanda Bourrit? Là. Ce sera donc mon lit, et je pris l'autre....

Je me levai à 6 heures pour aller, suivant ma coutume, respirer l'air du matin, et faire le tour du village. Je montai //80 sur le coteau qui l'avoisine et de là je bénis l'heureux hameau qui me parut former un cercle autour de l'église, comme si chacun des paroissiens avait brigué l'avantage d'être voisin de la maison de Dieu et l'avait également obtenu. Je descendis et trouvai le déjeuner servi dans le jardin; c'était du pain frais, du beurre, du fromage de Brie, des pêches sèches et quelques confitures. J'allai à l'Eglise chercher le Curé qui y était depuis le jour, et ce repas aussi charmant que celui que j'avais imaginé à Villeneuve (Vendredi 5 octobre 1781) n'en eut pas les Suites.

Nous fîmes ensuite le tour du jardin et n'y trouvant aucun banc pour m'asseoir, je fis ma remarque: "Les revenus de la cure sont modiques et cette maison que vous voyez doit ses embellissements à mes prédécesseurs. Ces arbres dont les rameaux sont si fort étendus sont plus vieux que moi, mais je n'ai hérité aucun banc et les frais qu'ils exigeraient seront mieux placés à secourir les infortunés de la paroisse. Cependant j'en ai fait élever du gazon que vous apercevez dans le fond de mes allées, et tout cela n'a coûté que quelques journées d'hiver à mon jardinier; ils sont plus frais et plus rustiques et je les préfère surtout parce que le pauvre ne me les enviera pas.

A la vue de ses arbres fruitiers en fleurs et de ses violettes, je lui rappelais son Virgile:

*Primus vere rosam atque autumnus corporae poma  
Noviote*

O mon ami, rien ne manqua à mon bonheur pendant ces courts moments, rien, dis-je, si ce n'est toi. Tu m'aurais appris à le savourer davantage, en me communiquant tes idées //81 et nous aurions vu ensemble les changements qu'il fallait faire à notre Tivoli pour le rendre plus agréable et nous y fixer plus souvent.

## JEUDI 28E

Il était bien juste que ces plaisirs fussent rachetés par quelque mortification. Je devais assister jeudi à la cérémonie de la Cène à Versailles; j'étais déjà dans les appartement du Roi, lorsqu'un garde du corps considérant mon habit violet à manches boutonnées avec des poches en dedans et le collet, me dit qu'il était irrégulier, et qu'avec une épée même je ne pourrais entrer. Tu connais ton Vaucher, et tu présumes bien qu'il sortit sans s'abaisser; en conséquences, il ne peut rien te dire de la cérémonie du lavement des pieds fait à de jeunes enfants pauvres par le Roi et la Reine, et à l'imitation de J.C. Evang. selon St Luc. Chap. 13 v. 4. Rappelle-moi de te conter cela plus en détail [cette phrase sur la page opposée].





Le cher abbé ne manqua pas de lui prêter son sermon en le grondant de ce qu'il avait quitté l'abbé *Viriot* qui devait le conduire, de ce qu'il n'était pas venu vers lui qui l'aurait mené, de ce qu'enfin il n'avait rien fait pour entrer. Calmez-vous, lui dis-je, Bourrit a pu voir et cela me suffit. Si vous saviez combien je suis indifférent à toutes ces pompes, à tout ce qui entoure la royauté, vous me trouveriez heureux: seulement, j'aurais redouté le courroux de Mr. Bourrit contre son fils; il aurait rejailli sur l'ami, et si Bourrit eût voulu s'exiler avec moi, on n'eût rien dit en public, mais on aurait blâmé en secret sa bonté pour un nigaud qui ne la méritait pas. //82

La journée de Vendredi fut uniforme, et l'excellent abbé, malgré les fatigues d'une prédication, fut aussi complaisant, aussi instructif que jamais. Il renouvela ses attaques sur la religion et répondit avec intérêt à mes objections: "Soyez catholique, me disait-il, et au lieu du Vicariat de Verrière, que vous peignez de si belles couleurs, je vous donne tout de suite la cure. Contribuez au moins dans votre patrie, ainsi que moi dans mon pays, à épurer les moeurs, à étendre la religion. Eh! si un jour nous pouvions ramener sous le même étendard les sujets dispersés de J.C.; si les schismes de trois siècles ne subsistaient plus! Espérance flatteuse, pourquoi m'abusez-vous? Et puis il me détaillait les moyens de réunion; il avouait les abus, il céda tout ce qui n'était que formes, et permettant le mariage à cause des scandales des prêtres célibataires. Mais ce Vernet, continuait-il, qui au bout de sa carrière blasphème contre la religion, et prétend que J.C. n'est pas Dieu, le croyez-vous? Si cela est, vous n'êtes plus chrétiens, et du Calvinisme au Socinianisme, du Socinianisme au Déisme, vous tombez dans l'abîme affreux de l'athéisme. Ainsi avait dit Bossuet.

Je vous crois de bonne foi, ainsi que Mr. Ceblrier, qui m'a assuré n'adhérer en rien aux idées de Mr. Vernet; je compte sur vous comme sur lui. Je l'ai calmé //83 en lui promettant que si je trouvais d[an]s l'Écriture de quoi fonder ma croyance, je m'opposerais aux ravages du Professeur, et qu'il entendrait parler de moi.

#### Epigramme

*Ce Marmontel si long, si lent, si lourd,  
Qui ne parle pas, mais qui beugle,  
Jugeant de peinture en aveugle,  
Et de musique comme un sourd,  
Ce pédant à facheuse mine  
De ridicule tout bardé!  
Dit qu'il a le secret des vers du grand Racine;  
Jamais secret fut-il si bien gardé?*

Au cas que je ne voie pas l'original de cette épigramme, voilà son portait de main de maître, et si bien que lorsque l'académicien traverse le Louvre pour se rendre chez les 40, le peuple crie: *si long, si lent, si lourd*

## VENDREDI AU SOUPER

L'abbé de Voscelle soupa avec nous; et suivant l'ordinaire, il fut sémillant d'esprit. C'était sur l'Italie que roulait la conversation; il nous parla des dangers qu'il y avait courus, des observations qu'il avait faites, de ses regrets sur sa vieillesse qui s'avancait, et des fredaines du bel âge.

Pour vous, mes chers amis: [cette source suivante a été rajoutée au crayon gris: Eneide 11, v.638-39, pas de la main de l'auteur]

*Quibus integer aevi  
Sanguis, ait, solidaeque ou salidaeque suo stant robore vires,*

que de jouissances se préparent, que de plaisirs auxquels je suis indifférent; ils sont imaginaires pour la plupart, il est vrai; mais vous ne les goûterez pas moins, et il faudrait être bien cruel pour vouloir vous désabuser. Après cela nous lui fimes les longs récits de nos petits voyages; nous lui peignions la gaieté, la fatigue, le doux sommeil, la faim, cette foule de voluptés pures auxquelles il était presque étranger, puisqu'il ne les connut jamais dans sa chaire.

Ah! disait-il, si les années me laissaient assez de force! Si je pouvais encore revoir votre beau lac, vos montagnes, etc. me recevriez-vous à Genève; et le courtisan de Versailles trouverait-il l'hospitalité chez des Républicains?

### **SAMEDI MATIN 30E MARS**

On me fait ici une petite guerre sur mes sentiments patriotiques; on ne veut pas que je sois Représentant, parce que je n'accorde point qu'il fallait mettre à mort les Négatifs, et qu'ils avaient imaginé la Prise d'armes. On me siffle parce que je dis qu'en les appelant Aristocrates, on décide ce qui est en question; on me siffle encore parce que je reconnais chez la plupart les plus grandes vertus jointes à l'amour de la patrie. Enfin Bourrit veut que je sois Négatif, parce que j'ai demeuré chez M. Duby, et l'Abbé né demande pas mieux que de le croire pour me railler avec plus d'avantage sur les sentiments que je lui //84 avais dit être les miens. Je ne sais que dire, mon cher ami, je *te charge de leur répondre.*

### **SAMEDI AU SOIR.**

Grand tumulte aujourd'hui comme tous les autres jours et cela sur la religion. L'Abbé venait de nous conduire à la chapelle du Roi, lorsque frappé de toute la pompe des cérémonies et de l'appareil du culte, il nous demanda si nous n'étions pas catholiques à présent. Alors il nous conta une infinité de miracles anciens ou nouvellement arrivés qui étaient encore mieux attestés que ceux de l'Évangile. Où sont les vôtres, nous dit-il, depuis que vous êtes séparés? Je souris, en lui disant que s'il continuait, il me mettrait au point de ne croire ni à ma religion dont je suis trop persuadé pour la quitter, ni à la sienne trop nouvelle à mon esprit pour que je l'embrasse. Alors pour la première fois, il s'anima, et me dit: "Allez, vous ne serez qu'un athée, un Raynal, un Buffon, etc. Vous flotterez incertain de votre croyance, sans savoir s'il y a un Dieu, sans désirer de le connaître."

Je finissais ce paragraphe lorsque l'abbé Fauchet désira de voir mon Journal dont je lui avais déjà montré quelques morceaux. Je le lui refusai absolument, n'étant pas juste qu'il pénétrât dans les secrets de l'amitié, et qu'il commentât avec //85 le jaloux Bourrit les récits infidèles, les réflexions fausses et les anecdotes que je n'aurais pas dû divulguer.

Tu m'avais bien prédit que mes démarches avec lui aboutiraient à une nouvelle rupture; ce qu'il y a de sûr, c'est qu'elle n'aura rien d'éclatant de ma part. La cause de sa

froideur et des mots piquants qu'il me lance est une phrase qui se trouve à la fin du 2e cahier de mon Journal, et qu'il a vue avant que j'eusse effacé son nom. Depuis ce moment, il épie toutes mes actions, leur donne des mauvais principes et me calomnie fréquemment. Je ne sais que faire, parce que je lui ai trop d'obligations pour me plaindre, parce que je ne l'aime pas assez pour souffrir patiemment, et parce que j'ai trop d'amour propre pour m'excuser auprès de lui. A présent il se compose devant l'abbé, ce n'est plus Bourrit de Genève, c'est un jeune homme poli, officieux, pénétré de son insuffisance et des grands talents du Prédicateur qu'il loue sans cessé et jusqu'au dégoût, et avec qui il n'a jamais d'avis que le sien. Tu connais la franchise de ton Vaucher, son amour pour la dispute qu'il pousse souvent trop loin, et tu conçois combien il contraste. Cependant il n'en est pas plus mal avec son cher M. Fauchet, qui l'aime, l'estime, puisqu'il le lui dit, et qui dans les petites remontrances qu'il lui fait, les coups d'oeil qu'il lui jette montre tout aussi bien son amitié, que dans les *pour nous* qu'il adresse à Bourrit.

Je l'aimerais ce Bourrit, s'il n'était pas si vain, si occupé de ses intérêts, si plein de lui, et en même temps si envieux de //86 ton ami. Je l'aimerais, dis-je, à cause de sa sensibilité, de ses moeurs, du désir de s'instruire, etc., mais il me rappelle sans délicatesse ses bienfaits, dont il ne voudrait pourtant pas que je jouisse, et sa mère crie si fort depuis Genève que j'aurais dû le défrayer à mes dépens, qu'en vérité je n'y tiens plus.

Je pardonne pourtant parce que je vois bien la paille qui est dans l'oeil d'autrui, tandis que je n'aperçois pas la poutre du mien; mais que je pardonnerais plus aisément si je découvrais dans ses procédés un fonds d'amitié pour moi, et s'il ne disputait pendant quelques moments que pour m'aimer davantage ensuite, comme toi, mon bon ami.

## **DIMANCHE 31 MARS**

Les églises qui en mémoire de la mort de J. C. ont été ces deux derniers jours voilées d'un drap funèbre, ainsi que les croix, les Christ et toutes les décorations du culte, brillent aujourd'hui d'un éclat plus vif en mémoire de la résurrection. L'église étale ses plus beaux ornements dans ce grand jour; les cierges se rallument, le son des cloches interrompu deux jours entiers retentit à présent de toutes parts et les portes des sanctuaires sont jonchées de fleurs comme elles le furent dimanche dernier de branches de buis. Jamais je ne vis tant d'affluence, je n'entendis des concerts si unanimes, et jamais le peuple ne répéta l'alléluia en si grand concours.

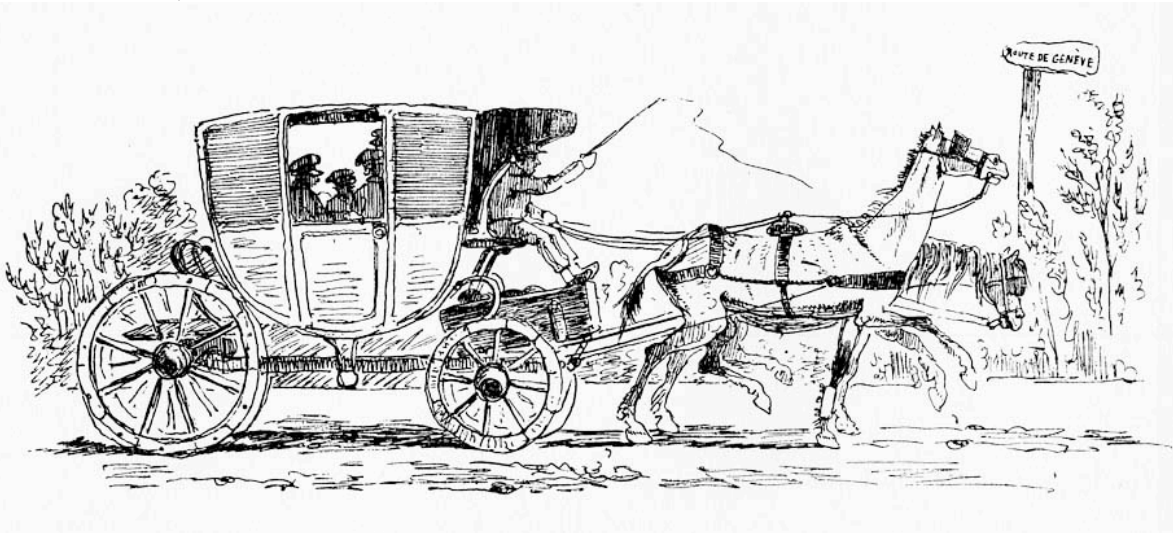
Les cent Suisses de la garde du Roi s'habillent en pompe pour ce grand jour, et leur uniforme est celui qu'ils avaient sous François I. C'est le même habillement //87 que tu admirais dans les Suisses Allemands lorsque nous revenions de Soleure; seulement il est plus riche, et la cour n'a pas osé le border de galons et y a substitué la dentelle. Leurs souliers sont noués avec des rubans qui forment une cocarde et leurs vastes culottes descendent en replis jusqu'au milieu de la jambe. Autour du col, ils ont une large fraise à dentelles qui relève l'élégance de leur coiffage et donne plus de grâce à leurs chapeaux rabattus sur le visage et ornés d'un panache à plumes. Ils marchent armés d'une énorme hallebarde, et quoiqu'ils soient en veste, leur taille est encore d'une vaste largeur. Ainsi habillés, un Suisse aime à les reconnaître, mais cette immense corporence qui l'étonne n'était pas celle des anciens bergers de l'Helvétie. C'est la graisse de l'oisiveté qui ne vit que de festins depuis qu'elle a oublié les simples mets de son pays.

## DIMANCHE AU SOIR

Je viens d'entendre le dernier sermon du cher abbé dont le carême est fini. Les fatigues de 20 discours qu'il a récités, et les jeûnes du carême ont affaibli sa santé et troublé le repos de ses nuits. Son visage est moins coloré, ses yeux sont faibles et abattus, et sa poitrine desséchée; mais il n'a rien perdu de son inaltérable bonté, et il se mêle à nos discours avec la même complaisance.

Le monde accourt pour le féliciter; à peine peut-il suffire aux compliments qu'on lui adresse de toutes //88 parts et auxquels il répond avec une naïveté charmante. Voici quelqu'un qui a cru le louer finement en lui disant: *"Monsieur l'abbé, je dors à tous les sermons, même aux vôtres."*

*"Voici le moment du départ qui approche, mon cher Monsieur, lui ai-je dit, les jours précieux de votre hospitalité ne sont plus. Pourquoi donc vous rendre si aimable lorsqu'il faut nous séparer, ou bien pourquoi n'avons-nous pas encore reçu toutes les instructions que vous nous faites avec tant de plaisir. Ah! Si nous pouvions..., mais la voix des examens nous appelle, et ce n'est pas à vous qui prêchez si éloquemment le devoir, à nous détourner de celui-là."*



*"Allez, nous répondit-il, entre gens de bien il n'y a point de séparation, donnez-moi fréquemment de vos nouvelles, instruisez-moi de vos succès, J'y prendrai bien sincèrement part, et vous ne vous plaindrez pas de ma lenteur à vous écrire. D'ailleurs je compte bientôt vous aller voir à Genève, et m'assurer par mes yeux de tous ces prodiges que vous me vantez. Vivons en espérance jusqu'alors, et cherchez ainsi que moi votre bonheur dans la pratique des vertus. Dites à vos parents, mon cher Vaucher, que vous m'avez paru tout à fait intéressant, et qu'il faut qu'ils soient bien excellents puisqu'ils ont un fils qui les aime si fort."*

Bourrit est malade et je pars en poste avec un genevois qui nous reçoit à fort bon compte. Je serai à Genève Lundi au soir.

Adieu, Adieu cher ami   ◆

-- copié ce 19 Octobre 1844 --

# ANNEXE

## VAUCHER, JEAN-PIERRE ÉTIENNE (1763 - 1841)

Botaniste genevois. Pasteur, professeur d'histoire ecclésiastique à l'Académie et recteur (1818). Tous ses loisirs furent consacrés à la botanique. On lui doit une "Histoire des conferves d'eau douce" (1803). Il découvrit le rôle des spores et entrevit les organes de reproduction en étudiant une algue verte nommée depuis "Vaucherie". Il a publié en outre une "Histoire physiologique des plantes de l'Europe" (1804), "Monographie des Orobranches" (1826), "Souvenirs d'un pasteur genevois" (1842).

Tout en poursuivant ses études de théologie, il fut sous-maître à l'institut Roman, et après sa consécration en 1787, fonda à Bossey (Vaud), un pensionnat florissant, qu'il transporta à Genève, lorsqu'il fut nommé pasteur de St-Gervais, en 1795. Il consacrait tous ses loisirs à l'histoire naturelle et fut nommé professeur honoraire de botanique et de physiologie végétale en 1802, puis professeur d'histoire ecclésiastique en 1807 et recteur de l'Académie en 1819 et 1820. L'affaiblissement de sa santé l'obligea à renoncer successivement aux fonctions pastorales (1821) à celles de chef d'institution (1828) et au professorat (1839); il avait été reçu Bourgeois de Genève (B.G.) le 15 novembre 1790, et fut membre de l'Assemblée nationale 1793.

## BOURRIT, MARC THÉODORE

- peintre, chantre, alpinisme
- Naissance : 6 août 1739
- Décès : 7 octobre 1819
- reçu Bourgeois de Genève le 15 février 1790

BOURRIT, MARC THEODORE (1739-1819), Swiss traveller and writer, came of a family which was of French origin but had taken refuge at Geneva for reasons connected with religion. His father was a watchmaker there, and he himself was educated in his native city. He was a good artist and etcher, and also a pastor, so that by reason of his fine voice and love of music he was made (1768) precentor of the church of St Peter (the former cathedral) at Geneva. This post enabled him to devote himself to the exploration of the Alps, for which he had conceived a great passion ever since an ascent (1761) of the Voirons, near Geneva. In 1775 he made the first ascent of the Buet (10,201 ft.) by the now usual route from the Pierre à Brard, on which the great flat rock known as the Table au Chantre still preserves his memory. In 1784-1785 he was the first traveller to

attempt the ascent of Mont Blanc (not conquered till 1786), but neither then nor later (1788) did he succeed in reaching its summit. On the other hand he reopened (1787) the route over the Col du Gant (11,060 ft.), which had fallen into oblivion, and travelled also among the mountains of the Valais, of the Bernese Oberland, &c. He received a pension from Louis XVI., and was named the historiographe des Alpes by the emperor Joseph II., who visited him at Geneva. His last visit to Chamonix was in 1812. His writings are composed in a naive, sentimental and rather pompous style, but breathe throughout a most passionate love for the Alps, as wonders of nature, and not as objects of scientific study. His chief works are the Description des glaciers de Savoie, 1773 (English translation, Norwich, 1775-1776), the Description des Alpes pennines et rhétiennes (2 vols., 1781) (reprinted ~fl 1783 under the title of Nouvelle Description des vallées de glace, and in 1785, with additions, in 3 vols., under the name of Nouvelle Description des glaciers), and the Descriptions des cols ou passages des Alpes, (2 vols., 1803), while his Itinéraire de Genève, Lausanne et Chamouni, first published in 1791, went through several editions in his lifetime. (W. A. B. C.)

Ref: [http://100.1911encyclopedia.org/B/BO/BOURRIT\\_MARC\\_THEODORE.htm](http://100.1911encyclopedia.org/B/BO/BOURRIT_MARC_THEODORE.htm)

Marc-Théodore Bourrit's principal occupation was chantre at the Geneva Cathedral. He was also a writer, an artist, and a persistent mountaineer who was obsessed with the Alps. He made several attempts at climbing Mont Blanc and eventually succeeded, in 1788, making the fifth ascent. The first ascent, however, for which a reward had been offered by a Geneva aristocrat named Horace Bénédict de Saussure, was made in 1786 by Michel-Gabriel Paccard, a Chamonix doctor, and his guide Jacques Balmat.

Paccard, Saussure, and Bourrit were acquainted and corresponded with one another about their climbs. Among the three of them the person most dedicated to promoting his own adventures was Bourrit who, after Saussure offered the reward for the first ascent, wrote a series of books about Mont Blanc, of which the Description in the AGSC is but one. His letters and his books were not strictly factual, however, and they usually contained wild exaggerations about his own exploits and the dangers of mountain climbing.

Paccard and Bourrit had made an attempt on Mont Blanc together in 1783. Bourrit described the event as a rueful experience in which he and Paccard were engulfed in torrents of rain and had to confront "horrible" crevasses and intimidating barriers of sheer vertical cliffs. Paccard, on the other hand, described the event in his journal differently: "*Mont Blanc was covered with clouds, and M. Bourrit did not dare to go on the ice.*" They did not climb together after that.

Ref: <http://www.caxtonclub.org/reading/2003/Jan/milwaukee.htm>

*Bourrit, the precentor of Geneva cathedral, was an extraordinary man. Artist, singer, womaniser, snob and interminable raconteur, he was an endearing coward with a genius for self-promotion . . . Bourrit's one redeeming trait was his fascination with the Alps. He painted them, wrote about them and spoke about them. He travelled through them extensively. He dubbed himself the "historian of the Alps" and the "indefatigable Bourrit", and he did all he could to make people - preferably wealthy, well-connected people - acquainted with their beauty. The one thing he could not do with the Alps was to climb*



*them. He tried again and again . . . but was thwarted by three debilitations: he dreaded cold, he disliked rain and he suffered from vertigo . . . His fellow countrymen mocked him, his fellow climbers abhorred him and the authorities noted crossly his continued absence from the cathedral. Yet his presence was inescapable, his knowledge seemingly endless and his enthusiasm so patent that people were drawn to the Alps if only to meet their most fanatical publicist' (Fleming, Killing dragons pp. 17-20).*

Ref: ref: <http://www.polybiblio.com/quaritch/TN10.html>

## Comte de Buffon

Illustre naturaliste et grand écrivain, il s'occupa de sciences exactes ; ses travaux de physique et de géométrie le firent entrer en 1733 à l'Académie des Sciences, à l'âge de 26 ans. Intendant du Jardin des Plantes, en 1739, il publia, en collaboration avec Daubenton, de 1749 à 1767, les quinze premiers volumes de l'*Histoire naturelle* ; les vingt et un autres volumes furent publiés plus tard. Il voyagea beaucoup et traduisit Hales et Newton. Une première fois candidat à l'Académie française, il se retira devant Piron, protégé par Mme de Pompadour.

Il fut élu à l'unanimité et sans sollicitations le 23 juin 1753 en remplacement de Languet de Gergy, et reçu par Moncrif le 25 août suivant ; son discours de réception sur le Style est un chef-d'œuvre. Il appartenait au parti philosophique, fréquentait le salon de Mme Necker ; il fit partie des académies de Lyon et de Dijon. Il essaya de réagir, à l'Académie, contre l'omnipotence de Duclos et surtout de d'Alembert, mais il ne réussit pas à y acquérir l'influence qu'il ambitionnait ; il éprouva même, de ce chef, des déceptions qui le déterminèrent à ne plus paraître à l'Académie. Il avait reçu Watelet, La Condamine, Chastellux et le duc de Duras.

Buffon recueillit des témoignages d'admiration, aussi bien des souverains, tels que Louis XV, Catherine de Russie, le prince Henri de Prusse, que des philosophes comme Rousseau, Voltaire, Montesquieu, Helvétius. Il appartenait aux académies de Londres, Édimbourg, Berlin. De son vivant, sa statue fut érigée à l'entrée du Muséum. Lorsqu'il mourut, il eut des funérailles populaires auxquelles toute l'Académie assista.

Son éloge a été écrit par Cuvier, Vicq d'Azyr, Condorcet ; Lacépède a écrit une courte notice sur Buffon ; Flourens a publié Buffon, *Histoire de sa vie et de ses ouvrages* ; Humbert-Bazile a publié *Buffon, sa famille, etc.* ; Villemain lui a consacré quelques pages dans le *Tableau de la littérature française au XVIIIe siècle*. Mort le 16 avril 1788

Buffon also proposed the [Buffon's needle problem](#), which asks the probability that a needle of length  $l$  will fall on a line when a piece of paper is ruled with parallel lines a distance  $d$  apart.

REF: <http://www.academie-francaise.fr/immortels/base/academiciens/fiche.asp?param=215>

## Abbé Fauchet

FAUCHET, CLAUDE (1744-1793), French revolutionary bishop, was born at Dornes (Nièvre) on the 22nd of September 1744. He was a curate of the church of St Roch, Paris, when he was engaged as tutor to the children of the marquis of Choiseul, brother of Louis XV.s minister, an appointment which proved to be the first step to fortune. He was successively grand vicar to the archbishop of Bourges, preacher to the king, and abbot of Montfort-Lacarre. The philosophic tone of his sermons caused his dismissal from court in 1788 before he became a popular speaker in the Parisian sections. He was one of the leaders of the attack on the Bastille, and on the 5th of August 1789 he delivered an eloquent discourse by way of funeral sermon for the citizens slain on the 14th of July, taking as his text the words of St Paul, Ye have been called to liberty. He blessed the tricolour flag for the National Guard, and in September was elected to the Commune, from which he retired in October 1790. During the next winter he organized within the Palais Royal the Social Club of the Society of the Friends of Truth, presiding over crowded meetings under the self assumed title of *procureur général de la vérité*. Nevertheless, events were marching faster than his opinions, and the last occasion on which he carried his public with him was in a sermon preached at Notre Dame on the 4th of February 1791. In May he became constitutional bishop of Calvados, and was presently returned by the department to the Legislative Assembly, and afterwards to the Convention. At the kings trial he voted for the appeal to the people and for the penalty of imprisonment. He protested against the execution of Louis XVI in *the Journal des Amis* (January 26, 1793), and next month was denounced to the Convention for prohibiting married priests from the exercise of the priesthood in his diocese. He remained secretary to the Convention until, the accusation of the Girondists in May 1793. In July he was imprisoned on the charge of supporting the federalist movement at Caen, and of complicity with Charlotte Corday, whom he had taken to see a sitting of the Convention on her arrival in Paris. Of the second of these charges he was certainly innocent. With the Girondist deputies he was brought before the revolutionary tribunal on the 30th of October, and was guillotined on the following day.

[http://monsie.wanadoo.fr/Dornes\\_patrimoine/page6.html](http://monsie.wanadoo.fr/Dornes_patrimoine/page6.html)

Né à Dornes (Nièvre) le 22 décembre 1744. Enfant d'une riche famille de marchands il entra dans les ordres et se fit remarquer comme prédicateur à la paroisse de Saint Roch à Paris. Lors d'un sermon en présence du roi il dira : " il faut des rois et non des tyrans, il faut des sujets et non des esclaves ". Cette prise de position lui vaudra d'être blâmé. Lors de la convocation des Etats Généraux, il participera très activement aux assemblées de sections et rédigera le cahier de doléance du clergé de Saint Roch. Il sera un des vainqueurs de la Bastille ou il risqua même sa vie.

Il défendra des positions très à gauche soutenant à fond les patriotes et sera même accusé de prôner la loi agraire, il utilisera pour développer ses théories un journal appelé la Bouche de fer. Au Club des Jacobins de Paris il précisera sa profession de

fois en avril 1791 : " La liberté sans laquelle on n'est pas d'homme ; l'égalité des droit sans laquelle on n'est pas citoyen ; la souveraineté du peuple sans laquelle il n'existe ni liberté ni égalité... ". A cette époque il était encore un patriote au fait de sa popularité. Le 1er mai il sera sacré à Paris évêque constitutionnel de Calvados et en septembre, ce département l'enverra siéger à l'Assemblée Législative le premier sur treize. A l'Assemblée bien que continuant à défendre des positions de gauche, il se rapprochera de Roland et de Brissot. Il déclarera qu'il n'y a pas lieu à mettre en accusation Narbonne et l'aidera à fuir. Cela est ses attaques contre Marat le feront exclure des Jacobins le 17 septembre 1792.

Mais entre temps il avait été réélu à la Convention à nouveau le premier. Dès le début de la session ses positions ne se distingueront plus de celles des Girondins et lors de sa mission dans l'Yonne en octobre il sera un chaud laudateur de Roland, il se montrera très critique envers les taxateurs qu'il qualifiera d'anarchistes. On remarquera qu'il avait alors bien changé et que ses positions " populaires " n'étaient plus que souvenirs. Dans le procès du roi, il refusera d'abord de se prononcer sur la mise en accusation du monarque, puis votera pour l'appel au peuple, la détention et le sursis. Par contre il votera la mise en accusation de Marat. Son " Journal des Amis " créé pour soutenir la Gironde n'eut que peu de succès. Il s'opposera encore au mariage des prêtres et attaquera fermement la Commune de Paris. Il sera donc inclus sur la liste de ceux que les sections désiraient voir exclure de la Convention, pourtant il ne sera pas décrété d'arrestation le 2 juin 1793. Ce n'est qu'après l'assassinat de Marat qu'il fut accusé d'avoir été en relation avec Charlotte Corday et mis en état d'arrestation. Il fut donc assez logiquement inclus dans le procès des Girondins, condamné à mort et exécuté le 10 brumaire de l'an II. On dit qu'avant son exécution il se fit relever de l'apostasie et confessa certains de ses collègues.

